

ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE D'ALFORT

Année 1932

N° 68

THÈSE
POUR LE
DOCTORAT VÉTÉRINAIRE
(Diplôme d'État)

Soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris en 1932

PAR

M. Jean BUTTIN

né le 20 Novembre 1889, à St-Laurent-du-Pont (Isère)

L'ÉLEVAGE PRATIQUE DES CHIOTS

Gestation, Naissance, Sevrage

JURY { *Président* : M. TANON professeur à la Faculté de Médecine.
 { *Assesseurs* { M. DECHAMBRE } professeurs à l'École Nationale Vétérinaire
 M. COQUOT d'Alfort.

Gaston CAGNIARD, Château-Thierry (Aisne)

1932

PERSONNEL ENSEIGNANT DE L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE D'ALFORT

Directeurs honoraires : MM. P.-J. CADIOT et H. VALLÉE

Directeur : M. E. NICOLAS

Professeurs honoraires : MM. G. BARRIER, Inspecteur général honoraire des Ecoles Vétérinaires, P.-J. CADIOT, H. VALLÉE.

PROFESSEURS ET CHARGÉS DE COURS

	MM.
Anatomie descriptive des animaux domestiques	BRESSOU.
Physiologie, thérapeutique générale	MAIGNON.
Physique & Chimie médicales, toxicologie, pharmacie	NICOLAS.
Parasitologie et maladies parasitaires, clinique ; Zoologie.	HENRY.
Pathologie médicale des équidés et des carnassiers, clinique ; sémiologie et propédeutique, jurisprudence.	ROBIN.
Pathologie chirurgicale des équidés et des carnassiers, clinique ; anatomie chirurgicale, médecine opératoire et ferrure	COQUOT.
Pathologie bovine, ovine, caprine, porcine et aviaire, clinique ; médecine opératoire, obstétrique	LESBOUYRIES.
Pathologie générale et microbiologie, maladies microbiennes et police sanitaire, clinique	PANISSET.
Histologie et embryologie, anatomie pathologique ; autopsies	PETIT.
Zootecnie et économie rurale	DECHAMBRE.
Agronomie, botanique et hygiène ; matière médicale.....	{ DECHAMBRE & HENRY.
Industrie et contrôle des produits d'origine animale	
	VERGE.

PROFESSEUR AGRÉGÉ

M. LESBOUYRIES.

CHEF DE TRAVAUX AGRÉGÉ

M. SIMONNET.

CHEFS DE TRAVAUX

MM. MONVOISIN.
VALADE.

MM. MOUSSU (R.).
BRION.

M. GORET.

La Faculté de Médecine et l'Ecole Vétérinaire déclarent que les opinions émises dans les dissertations qui leur sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elles n'entendent leur donner ni approbation ni improbation.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552606_0035

L'ÉLEVAGE PRATIQUE
DES CHIOTS

A la mémoire de mon père,

Charles BUTTIN

(1856-1931)

*le savant archéologue des armes anciennes, ancien président
de la Chambre des Notaires et de l'Académie Florimontane
d'Annecy.*

DOCTEUR J. BUTTIN ❀

L'ÉLEVAGE PRATIQUE DES CHIOTS

GESTATION

NAISSANCE

SEVRAGE



CHEZ L'AUTEUR
VÉTÉRINAIRE A CAUDRY (Nord)

1932

L'ÉLEVAGE PRATIQUE
DES CHOTS

GESTATION
NAISSANCE
SEVRAGE



INTRODUCTION

De tous les élevages d'animaux domestiques — les animaux sauvages à fourrures offrant encore, à côté de belles possibilités, trop d'inconnues — celui du chien de race pure passe, en France, pour se heurter au plus grand nombre de difficultés.

Alors que chez nos voisins, Belges et Anglais, il a su prendre une importance telle que de nombreux éleveurs — et ce, dans les classes les plus aristocratiques de la société — arrivent à se procurer d'appréciables ressources avec leur production canine, cet élevage est considéré chez nous non seulement comme fort peu rémunérateur, mais souvent même comme une coûteuse distraction. D'ailleurs, si quelqu'un cherche ouvertement à en tirer quelque profit, il est facilement tenu en piètre estime dans certains milieux de ses contemporains à l'esprit étroit.

Il est assez piquant de constater qu'à côté du faible rendement général des carrières intellectuelles dites libérales, c'est précisément l'élevage des animaux aux meilleures capacités intelligentes, dont l'intellect est souvent même la seule raison d'être, qui se trouve être le moins lucratif.

Si ce n'était une toute autre histoire, il y aurait là

matière à dégager de bien curieuses considérations philosophiques.

Mais tout au moins on peut se demander, alors que la France est la patrie du luxe et de la beauté par excellence, pourquoi le chien de race, qui s'y rattache par bien des côtés, n'y occupe pas la place importante à laquelle il peut prétendre.

Le premier écueil auquel se heurte l'éleveur de chiens lorsqu'il veut écouler ses produits est une mentalité excessivement curieuse et tenace, répandue aussi bien dans les classes les plus riches que dans les plus pauvres, qui veut qu'un chien ne soit pas une denrée monnayable.

Nul n'aurait l'idée saugrenue d'aller quémander à son voisin un veau, une poule, un lapin, quelques pieds de salade, un plat de fraises, ou tout autre produit de son industrie, tandis qu'un chien, il est à peu près entendu que cela se donne. Tout au plus songera-t-on à offrir quelqu'argent pour un chien de chasse par exemple, qui, tout élevé, présente de belles qualités dans son travail.

Mais un chiot ! Comment peut-on avoir l'idée de vouloir vendre ou surtout acheter un chiot !

Comme je montrais un jour à un visiteur, avec un certain orgueil, une splendide portée de douze pointers, tous amenés au sevrage par la mère sans la moindre anicroche, je me suis attiré cette réflexion, entendue d'ailleurs bien d'autres fois : « Que diable allez-vous bien faire de tout cela ? ». Il est vrai que ce visiteur, qui était aussi un chasseur, m'a glissé quelques instants après, incidemment : « Si vous en avez un de trop !... ».

Pour toute réponse, je me suis contenté de lui mon-

trer, déjà toutes prêtes avec les adresses, les douze petites caisses qui, les jours suivants, devaient disséminer dans tous les coins de la France et même de l'étranger, à un prix me payant de ma peine, les produits de mon élevage. Quand je lui en eu indiqué le prix, qui n'avait rien d'excessif, avec preuves à l'appui, mon visiteur, bien qu'industriel fortuné, n'en revenait pas.

Cette mentalité du chien qui se donne, il faut le reconnaître, est entretenue d'une façon néfaste par le chien de rue, ce chancre cynophile, père de la rage, fils de l'insouciance de son maître et du dévergondage de sa mère qui, lorsqu'elle est en folies, sait échapper avec une subtilité merveilleuse à une surveillance très sévère et à plus forte raison à une surveillance quelconque ou même nulle, pour se livrer, après l'avoir provoqué, au premier prétendant venu.

La portée arrive, suivie de l'heure encombrante du sevrage où le maître est heureux de se débarrasser, en les donnant, de chiots qu'il n'a pas eu le courage de sacrifier dès la naissance.

D'ailleurs quelle peut bien être la valeur d'un sujet qui n'a pas d'origine ou plutôt qui en a trop, et dont les capacités probables d'adulte sont aussi aléatoires.

Pourtant, depuis les débuts du XX^e siècle et surtout depuis la guerre, on constate parmi les amateurs de chiens un courant très accentué dans la recherche du chien de race, dans ses trois grands groupements : chiens de garde, chiens de chasse et chiens de luxe, ceci dû à une évolution sociale que l'on peut tout au moins constater sans en rechercher les causes.

Une des caractéristiques de l'époque d'après-guerre est le développement sportif ; c'est ainsi que le nombre des chasseurs a passé en chiffres ronds de 350 mille en 1914 à 1.500 mille en 1930 et ceci malgré tous les morts des champs de bataille qui en représentaient un grand nombre.

C'est encore l'amour des compétitions sportives qui a multiplié dans certaines régions, dans le Nord en particulier, sous la féconde impulsion du Président du Club St-Hubert du Nord, ces clubs si florissants de chiens policiers bien dressés.

Quant à l'engouement pour les chiens de luxe qui n'ont jamais été aussi en vogue qu'aujourd'hui, leur développement a été fonction du snobisme actuel, du besoin de luxe, d'originalité, de la facilité de dépenses de certains milieux et peut être aussi de la crise de la natalité ; sur le toutou chéri s'épanchent les trésors de l'amour maternel de « Madame qui ne veut pas d'enfant ». Si seulement il était permis d'écrire « enfants », au pluriel.

Enfin la guerre, par la vie chère et l'alimentation difficile, provoqua des coupes sombres dans la masse des chiens de rue. Après elle, la demande bien supérieure à l'offre fit, suivant la loi générale, donner une valeur intéressante au chien ; on éleva pour vendre et l'élevage du chien d'origine n'étant pas plus onéreux que celui du chien de rue, ce fut pour le premier une circonstance très favorable.

Symbiose de ce mouvement vers le chien de race, tantôt le précédant et le développant, tantôt marchant

parallèlement avec lui, tantôt hélas, le plus souvent le suivant avec peine, incapables de satisfaire ses besoins et ses aspirations, se sont fondées de nombreuses sociétés canines pour grouper les amateurs de bons et beaux chiens en organisant concours et expositions.

Or vingt années de fréquentation de ces milieux — nous avons présenté notre premier chien en exposition en 1909 — nous ont permis de constater cette particularité curieuse que, dans presque tout propriétaire d'un chien de race, il y a une âme d'éleveur, forme d'orgueil paternel de voir reproduire un sujet à soi que l'on considère toujours comme doué des plus brillantes qualités ; mais, conséquence inattendue et pourtant logique à bien réfléchir, on reste stupéfait à compter la quantité extraordinaire de ceux qui abandonnent cette occupation après l'essai d'élevage d'une ou deux portées au maximum : le déchet est formidable parmi les débutants éleveurs de chiens.

Ce déchet est évidemment dû aux difficultés rencontrées et à l'insuccès qui en est la conséquence. C'est pour le diminuer que nous voudrions indiquer ici comment, après avoir éprouvé dans nos débuts ces mêmes difficultés et insuccès en suivant pourtant minutieusement les conseils donnés dans tous les enseignements classiques et autorisés, nous sommes arrivé progressivement avec une méthode sensiblement différente, plus précise peut-être, en tout cas très simplifiée et économique, à élever avec le plus grand succès la presque totalité des chiots qui naissent dans notre chenil.

Enfin, signalons pour la réfuter, une opinion répandue partout, qui veut que les chiens de race pure soient beaucoup plus difficiles à élever que les autres.

Les petits chiens de luxe, oui ; parce qu'ils ont généralement leur origine dans des sujets malades, rachitiques ou dégénérés et ce qui fait précisément leur valeur c'est la difficulté de les obtenir.

Il en est autrement des sujets de taille normale, aussi faciles à élever que les autres. Et on se demanderait vraiment pourquoi, par exemple, un pointer qui sera plus tard un galopeur infatigable aurait une enfance délicate.

La vérité est d'abord que celui qui ne veut pas faire les frais d'acquisition d'un chiot de race, est très heureux de cette excuse de la délicatesse : ils sont trop verts.

Ensuite, on ne parle jamais des chiots de rue crevés dans un coin, mais seulement de ceux que l'on a payés un certain prix.

De plus, il est bien certain que dans les chiens de race, on hésite parfois à cause de leur valeur, à sacrifier les malingres, proie toute désignée pour la maladie.

Enfin, il faut noter un certain orgueil du propriétaire qui ne veut pas reconnaître qu'il n'a pas su élever, car c'est probablement parmi les chasseurs et les éleveurs de jeunes chiens, que l'on trouve le plus de personnes qui sans connaissances aucunes, croient automatiquement être une compétence.

Une cause qui a pu parfois rendre délicates non certaines races, mais certaines familles, c'est la consanguinité, dont les éleveurs ont parfois fortement abusé.

Enfin, il y a une raison de nourriture, qui sera examinée au chapitre de l'alimentation.

Les observations qui vont suivre n'ont été faites que sur des sujets de taille moyenne allant de l'épagneul breton au pointer.

Nous avons volontairement, autant que possible, banni tout terme scientifique.

PRODUCTION DES CHIOTS

Ce problème de la production des chiots comprend deux phases bien différentes :

- a) Le choix des reproducteurs ;
 - b) La fécondation et le développement de son résultat jusqu'à l'heure du sevrage. C'est surtout cette seconde partie que nous examinerons dans cette étude.
-

CHAPITRE PREMIER

DU CHOIX DES REPRODUCTEURS

C'est un problème excessivement difficile à résoudre, et c'est hélas, lui qui a la part prépondérante.

Malheureusement, si nous croyons pouvoir apporter des données nouvelles, précises et commodes pour la réalisation de l'élevage des chiots, nous n'avons guère pu en dégager de bien particulièrement originales de notre pratique de l'élevage, pour le choix des reproducteurs.

La génétique, l'eugénésique surtout — l'art de faire naître de beaux sujets — renferme encore des doses considérables d'inconnues dans son domaine théorique, et l'heureux résultat d'un accouplement est encore bien souvent le fait du hasard.

Les règles connues qui régissent le choix des reproducteurs canins sont d'abord celles qui sont exposées dans tous les traités classiques de zootechnie générale, règles communes à tous les animaux. Il y a certains points qui sont pourtant particuliers aux chiens, et c'est chez le chien de chasse que l'on trouve, semble-t-il,

réunies le maximum de difficultés à produire un sujet parfait.

On peut, sous cet angle des difficultés de l'élevage, ranger les chiens en quatre catégories, cinq même, qui pourraient servir de départ à une nouvelle classification des races à côté des nombreuses déjà préconisées.

Dans une première classe dont la plupart des petits chiens de luxe, on ne recherche que le type du sujet ; travail facile, commode, puisque rien ne vient détourner du but que l'on vise.

Dans une autre catégorie, lévriers et chiens de trait par exemple, à côté du type on demandera une certaine aptitude physique au travail, longs rayons, épaules obliques, ou forte encolure ; c'est déjà plus difficile, mais pas trop, car le type est en grande partie déterminé par cette aptitude physique et les deux buts sont dans la même direction.

Chez le chien policier ou le chien de berger, au contraire, on va exiger à côté des deux qualités ci-dessus, une troisième qui n'a pas grand'chose à voir avec elles, si ce n'est avec la boîte du savoir, la boîte crânienne : c'est l'intelligence, qui peut parfois orienter l'éleveur dans une direction différente du type.

Chez le chien de chasse, enfin, il faut du type, de l'aptitude au travail, de l'intelligence et un développement spécial du sens olfactif. Il faut être un véritable virtuose de l'élevage pour arriver à se diriger simultanément vers ces quatre points cardinaux. Il ne faut pas

LES CHIOTS

courir deux lièvres à la fois, et ici l'on part presque dans quatre directions différentes.

Aussi, si les champions abondent parmi les chiens de luxe, ils sont une rareté dans les chiens de chasse.

Enfin, on pourrait sélectionner et classer uniquement sur les aptitudes intellectuelles, sélection qui s'est certainement faite dans les débuts des relations de l'homme et du chien, qui a amené ce dernier à un niveau supérieur à tous les autres animaux, et qui poursuivie systématiquement aujourd'hui donnerait très rapidement des résultats extraordinaires.

D'ailleurs, c'est probablement dans les chiens de rue que l'on trouve les sujets les plus intelligents, ce qui confirme parfaitement la classification ci-dessus ; car chez eux, la seule sélection qui s'opère parfois est uniquement celle des capacités intellectuelles.

Une autre particularité spéciale, non plus aux chiens mais à leurs maîtres, est la manière un peu trop simpliste dont certains cynophiles croient pouvoir réaliser l'union parfaite.

Le possesseur d'une chienne d'un beau type, titulaire de premiers prix nombreux croit avoir tout fait en l'adressant à un mâle également couvert de lauriers, champion peut-être de sa race, mais qu'il n'a jamais vu ou pas analysé. Il se fie uniquement aux récompenses, méritées d'ailleurs des deux côtés.

Le résultat est souvent l'obtention de chiens assez

quelconques ou tout au moins loin de la classe de leurs parents.

Désillusion assez vive chez l'éleveur qui explique le fait par un rappel atavique, par un retour en arrière. C'est quelquefois la raison, mais c'est très rare.

La réalité est dans le mauvais choix des reproducteurs, qui tout en étant très beaux individuellement, n'étaient pas faits l'un pour l'autre.

Une comparaison très simple, bien à la portée de ceux qui n'ont pas étudié spécialement la question, est celle de la roue.

Une race peut être considérée comme une roue, dont le moyeu est le type parfait vers lequel on s'oriente et dont les rayons sont les divers modèles de sujets qui tendent à ce type. Or, les modèles qui évoluent sur les rayons très éloignés, tout en visant au même type, peuvent être très différents.

Sur chaque rayon entre la valeur 0 du chien sans race et le 100 du chien champion type, évoluent toute une série de sujets, doués de plus ou moins de qualités et de défauts. Or, si à une lice que nous appellerons A 90 (A désignant le rayon type sur lequel elle évolue et 90 sa valeur dans ce type) on donne un étalon B 95, il se peut fort bien, et ce sera même la règle générale, que l'on obtienne des produits évoluant sur un rayon quelconque très différent de A ou de B et avec un coefficient-type très inférieur à 90.

Si, au contraire, à cette lice A 90, on donne un étalon

A 70, en sachant éviter les défauts communs, on peut très bien obtenir des produits de A 90 à A 100.

C'est là un des secrets de la consanguinité si redoutée de ceux qui ne la comprennent pas ; c'est ce qui explique la vogue de certaines familles ; un éleveur réussit pendant de longues années avec le même courant sanguin, puis un jour une introduction malheureuse d'un courant différent rompt le type familial, qui devient bien difficile, parfois impossible à retrouver.

Ce qui arrive pour le type, peut se produire sur autre chose que des qualités physiques.

C'est ainsi qu'il nous est arrivé plusieurs fois de constater que l'union de deux sujets également couverts de récompenses en fields-trials (concours de chasse) ne donnait que des chiens de chasse médiocres. Ceci dû certainement à ce qu'ils réussissaient sur le terrain pour des motifs différents qui ne s'alliaient pas entre eux.

Le pedigree peut être d'un grand secours pour le choix des reproducteurs. Mais savoir lire un pedigree utilement exige de telles connaissances, que c'est à la portée de bien peu d'éleveurs et nous verrions volontiers créer au sein des clubs qui s'occupent de chaque race de chiens une commission des mariages dont l'œuvre pourrait être d'un grand secours.

Enfin, s'il y a des chiens qu'il faut réformer comme reproducteurs, pour défauts physiques, de type, de caractère ou d'odorat, il y a encore une variété de lice dont on élèvera difficilement la portée, c'est celle qui,

LES CHIOTS

suivant l'expression campagnarde, n'a pas « bonne gueule » ; on trouve, en effet, certains sujets à l'appétit très délicat, qui, comme les chats, flairent longuement les aliments, et quels qu'ils soient, les prennent du bout des dents et en petite quantité. On a beaucoup de peine à faire de ces lices de bonnes nourrices.

CHAPITRE II

LA FÉCONDATION

La chienne entre en chaleurs — feux, folies, rut — assez régulièrement tous les 6 mois, et d'une façon un peu plus fréquente au printemps et à l'automne. Il est curieux de constater que ce phénomène bi-annuel ne se retrouve ni chez le loup, ni chez le chacal avec lesquels le chien s'apparente par bien des points et dont on a même voulu le faire descendre.

Les chiennes de Constantinople qui étaient presque sauvages avaient par contre des portées toute l'année. On a cru pouvoir signaler chez certains petits carnassiers — fouine, martre — un rut d'été, mais sans jamais pouvoir en apporter une preuve véritable.

Toutefois, les anomalies ne sont pas rares, dans cet espace régulier de 6 mois en 6 mois, surtout dans les petites espèces, obtenues un peu par dégénérescence. On ne le trouve d'ailleurs que chez la chienne qui n'a pas été fécondée. Chez celle, au contraire, qui s'est trouvée pleine, il y a toujours un retard dans l'apparition des chaleurs, retard de un à deux mois ordinaire-

ment. Ce recul est généralement plus accentué chez les chiennes qui ont nourri une portée que chez celles dont on a détruit les chiots à la naissance.

Dans un chenil bien tenu, l'éleveur note pour chaque lice sur son journal de bord, l'apparition des chaleurs ; il sait la date approximative de leur réapparition et peut ainsi prendre les précautions nécessaires pour rechercher en temps voulu l'étalon approprié ou au contraire éviter une saillie inopportune.

Dans le chenil qui est tout à l'opposé de celui-ci, le propriétaire ne sait que sa chienne est en folies que par sa « liaison » avec l'époux de son choix. C'est en général à ce moment trop tard pour se livrer à l'étude des pédigrées.

Entre ces deux documentations extrêmes se trouvent un bon nombre de symptômes qui permettent à un éleveur averti de se rendre compte de l'état matrimonial d'une lice.

Il y a d'abord l'état négatif, celui sous lequel une chienne n'est absolument pas sous l'influence de son sexe ; l'aspect extérieur des organes génitaux est normal, et surtout elle laisse complètement indifférents ses camarades mâles, car leur flair subtil les avertit bien avant nous des premières folies.

La plupart des auteurs sont d'accord pour reconnaître une quinzaine de jours à la durée des chaleurs.

Une observation minutieuse nous a montré, que c'est

pendant près d'un mois qu'une chienne est sous cette influence, à moins que l'on ait voulu indiquer par 15 jours l'espace de temps pendant lequel elle peut être saillie et fécondée.

Pendant la première semaine, aucune modification sensible à la vue ne se manifeste dans les organes génitaux extérieurs. Pourtant le maître, bon observateur, qui vit fréquemment avec sa chienne et l'observe, peut dire presque à coup sûr qu'elle va être en folies ; en effet, à ce moment, le caractère de la chienne change, elle devient plus nerveuse, gambade, joue plus volontiers, cherche à entraîner dans des courses folles ses camarades de rencontre. Elle éprouve fréquemment le besoin d'uriner et surtout éveille l'instinct génésique des mâles qui s'intéressent à elle, la flairent et commencent à se grogner entre eux.

Passée cette première semaine, un écoulement sanguinolent apparaît à la vulve avec tuméfaction progressive de celle-ci, qui chez un sujet de vingt kilos atteint la taille d'un œuf de canard ; cette seconde période va durer une quinzaine de jours ; c'est pendant ce stade, à partir du quatrième au cinquième jour après le début de l'écoulement sanguinolent que la chienne peut être saillie. Aussi est-ce la période non plus des grognements, mais de batailles acharnées, souvent dangereuses, quelquefois mortelles entre les mâles, surtout quand ils sont d'un tempérament naturellement querelleur, comme par exemple les fox-terriers.

LES CHIOTS

Dans notre chenil, nous avons noté, comme espace extrême entre deux saillies, onze jours, dont la première fut fécondante. Mais il est rare qu'une chienne se laisse saillir pendant une aussi longue période ; c'est généralement du huitième au treizième jour qu'elle accepte le mâle le plus volontiers.

Enfin arrive la dernière période d'une huitaine de jours encore où progressivement tout va rentrer dans l'ordre ; peu à peu l'écoulement se tarit et la vulve diminue de volume. Les mâles sont toujours ardents, mais la chienne ne veut plus se laisser saillir. Pour se dérober à leurs entreprises, pensant peut-être que la fuite serait excessivement dangereuse en exposant trop la partie convoitée au poursuivant, elle procède sur place à des voltes rapides et savantes qui ont pour but de toujours présenter le bout du nez à l'agresseur. Elle aboie, menace, se précipite comme pour mordre, mais néanmoins ne se livre que très rarement à cette dernière extrémité.

Les lices ne sont pas toujours d'accord avec leur maître sur le choix de l'époux qui leur convient. Lorsque en folies, elles folâtrent en liberté, il y a généralement dans la meute des soupirants, un préféré, qui aura le droit de la saillir, sans que ce soit toujours le plus fort physiquement. Il est difficile de savoir la cause de cette préférence. Le phénomène est bien connu chez les éleveurs de visons qui sont parfois obligés de présenter successivement plusieurs mâles à une femelle pour qu'elle en accepte un. Et il arrive avec une chienne pourtant

bien prête, surtout si elle est un peu nerveuse, de la voir se dérober au mâle que lui amène son maître. Le pedigree lui importe peu. Si le chien est très entreprenant et habitué, il arrive généralement à ses fins ; mais s'il est indolent ou timide, il faut parfois intervenir pour museler la chienne ou l'empêcher de se coucher. Toutefois, un principe dont il faut bien se rappeler, c'est qu'il ne faut jamais chercher à intervenir avant une mise en contact d'au moins vingt minutes. Si le chien est en général assez pressé, la chienne ne l'est pas. Il lui faut une mise en train par des courses et des jeux, comme si elle voulait éprouver la force physique de son prétendant. Enfin il arrive parfois que malgré toutes les tentatives il est impossible de faire effectuer la saillie.

La fécondation artificielle dont les procédés se mettent au point chaque jour, permettra peut-être bientôt d'intervenir pratiquement dans ce dernier cas et d'envoyer à distance de la graine d'étalon, comme de la graine de fleurs.

Un ennui qui se présente autrement plus souvent qu'une saillie impossible est celui d'une saillie inespérée par le mâle qui fut certainement du choix de la lice mais pas de celui du maître.

On a écrit, qu'après l'homme, l'animal le plus lubrique était le chien. La comparaison vaut-elle également pour le sexe faible ? Chi lo sa ? Toujours est-il que la chienne en rut est parfois poussée au besoin de la reproduction avec un véritable paroxysme, et elle en

oublie plus ou moins son dressage, les caresses de son maître et le bon gîte qu'elle trouvait près de lui.

Généralement, quand une surveillance s'exerce, on se contente de l'enfermer dans une pièce quelconque, chambre, écurie ou remise. Mais la captive, avec la patience inlassable d'un chat guettant une souris, sait surveiller la porte par laquelle elle saura se faufiler sitôt entr'ouverte, avec une subtilité merveilleuse et une fois dans la rue, si par hasard sa fuite a été remarquée, elle refusera généralement de revenir aux appels les plus pressants.

Un dressage sévère, dont sont malheureusement dépourvus 9 chiens sur 10, peut parfois trouver là, un emploi inattendu.

Il nous souvient d'une très belle lice setter anglais, ayant par suite de circonstances malchanceuses échappé à sa laisse, à la porte de son chenil et à celle de l'appartement. Le temps d'être prévenu de sa fugue et de partir à sa recherche et nous la retrouvâmes au bout de quelques minutes entre les avant-bras vigoureux d'un mâle bien décidé. La distance était trop grande pour avoir le temps matériel d'intervenir d'une façon efficace, l'irréparable allait s'accomplir.

Cette chienne était heureusement routinée d'une façon merveilleuse à s'aplatir au commandement « Down », qui est la clé du dressage du chien d'arrêt, et par lequel les dresseurs obtiennent l'immobilité au départ du gibier au lieu de ces folles poursuites jusqu'à perte d'haleine dont on est le témoin navré dans maintes parties de chas-

se. Nous eûmes alors l'idée de prononcer ce commandement énergique accompagné du geste classique du lever du bras. L'obéissance fut bien faible ; au lieu de l'aplatissement habituel et immédiat, ce ne fut qu'un léger réflexe avec un simple fléchissement de l'arrière-train surchargé mais qui détermina une rupture d'équilibre du mâle. L'alerte avait été chaude, mais l'honneur fut sauf.

Un autre exemple montrera bien la folie véritable de la chienne.

Nous avons passé durant la guerre deux ans à l'armée d'Orient, en Macédoine, qui est le vrai paradis du chasseur sportif. Nos loisirs nombreux dûs à l'inaction se sont passés en bonne partie à chasser au chien courant dans les exploitations forestières de l'armée, au-dessus de Florina, à l'aide d'une très bonne briquette qui peu à peu nous révéla les émotions passionnantes de cet excellent déduit qu'est la chasse du lièvre. Les loups étaient nombreux et plus d'une fois ils assaillirent cette chienne en pleine chasse en lui faisant de cruelles morsures, ce qui ne l'empêchait pas, lorsqu'elle était en folies, comme il n'y avait pas d'autres chiens dans le cantonnement, de suivre la piste des loups et de chercher à les rejoindre, quitte peut-être à se faire proprement étrangler.

On ne peut être tranquille que si la lice est attachée dans un chenil ou une pièce fermant à clef et dont cette

dernière est dans la poche du surveillant ; et encore, il faut compter avec l'énergique entreprise des mâles qui arrivent parfois à trouver une entrée qu'on n'avait pas jugée possible, comme par exemple de passer à travers un carreau ou de franchir une barrière.

Il ne faut également accorder qu'une médiocre confiance aux ceintures de sûreté dont la garantie n'est souvent qu'illusoire et que les patients arrivent fort bien à déchirer ou à déplacer.

Il en est de même pour les préparations destinées à masquer l'odeur.

Si une saillie intempestive vient à se produire et qu'elle ait lieu au moment optimum, il est très difficile d'éviter que la fécondation ait lieu, car il y a presque toujours introduction immédiate dans la matrice du sperme qui est projeté avec une grande violence chez le chien.

On peut essayer d'une injection avec de l'eau vinaigrée froide, dans la proportion d'un verre de vinaigre pour un litre d'eau, à l'aide d'une poire en caoutchouc ou mieux d'un bock à injection en donnant une pression d'au moins un mètre et demi. Prendre la précaution d'introduire la canule non pas directement mais en remontant du côté de l'anus et de maintenir la chienne complètement soulevée par les membres postérieurs.

Une fois la saillie effectuée, les chiens restent liés, grâce au renflement érectile situé à la partie postérieure de la verge, pendant une vingtaine de minutes, quelque-

fois davantage. Il est très important, pour assurer le succès de la saillie, de ne pas chercher à les détacher plus tôt que dans l'ordre naturel. Une bonne pratique consiste à accoupler les chiens jusqu'à ce qu'ils se délient.

Si, au contraire, on tient à hâter cette séparation, la plupart des auteurs recommandent l'aspersion par quelques seaux d'eau froide, qui n'agissent uniquement que par la crainte et provoquent une tractation violente, douloureuse et dangereuse.

Le procédé — qui réussit parfois, mais pas toujours — indiqué par le colonel Dommanget, dans son dressage de Fram, est infiniment plus élégant et pratique. Il consiste simplement à boucher les narines des conjoints pour obtenir un résultat en quelques instants.

On constaterait ainsi, par un début d'asphyxie, un phénomène inverse à celui observé chez les pendus.

Une grosse complication qui intervient dans la reproduction du chien de race pure c'est que rarement on a l'étalon sous la main ; même dans les élevages importants où l'on a besoin souvent d'un changement de sang. On est obligé d'avoir recours à l'expédition par chemin de fer qui, à cause des aléas qu'elle comporte, fait hésiter bien des éleveurs. C'est un procédé que nous avons utilisé bien souvent sans avoir jamais constaté un inconvénient pour la chienne, qui au fond, avec quelques précautions, voyage relativement dans de bien meil-

LES CHIOTS

leures conditions qu'un voyageur de première classe ; elle dispose dans sa caisse d'une couchette aussi bonne que celle de son chenil, elle peut dormir à son aise, et n'a pas à s'inquiéter des changements de train.

CHAPITRE III

LA GESTATION

La saillie une fois effectuée, il faut en assurer le bon résultat, c'est-à-dire qu'il faut que la fécondation commence et que la gestation s'achève.

Les cas de mise-bas prématurée ou d'avortement sont très rares chez la chienne et ne paraissent pas liés à une infection spécifique par le bacille de Bang, qui cause des pertes considérables, en particulier chez les bêtes bovines. Ils sont souvent simplement dûs à un accident fortuit : coup de pied, chute, bataille, choc d'une auto, ou quelquefois surviennent comme contre-coup d'une maladie grave de la mère.

Par contre, les cas où la saillie est blanche et où la chienne reste vide, sont assez fréquents. Il existe d'abord une vaginite assez contagieuse qui, une fois installée dans un chenil, s'oppose à toute fécondation au grand désespoir des éleveurs qui ont eu affaire à elle.

Par ailleurs, on recommande de ne pas faire voyager trop rapidement par chemin de fer, ou par auto, aussitôt après la saillie, une chienne que l'on a expédiée au

loin. Un certain repos est évidemment utile ; il y a là l'observation d'une loi naturelle bien connue « post coïtum, animal triste ». Encore que cette observation s'applique principalement à l'élément mâle, elle doit également être respectée pour l'autre sexe pendant quelques heures si possible. La chienne laissée à la liberté du vagabondage ne continue pas immédiatement ses pérégrinations ; nous avons constaté que la proportion des lices vides était plus élevée chez celles amenées en auto à la saillie des étalons de notre chenil et repartant immédiatement, que celles qui restaient un jour ou deux au repos.

La stérilité peut également avoir sa cause chez le mâle ; c'est rare, à moins qu'on ne l'ait épuisé par des saillies fréquentes. Un chien, contrairement à l'opinion répandue dans bien des milieux d'éleveurs, peut effectuer des saillies nombreuses, avec bien des chances de fécondation. En tout cas l'éleveur ne peut pas grand'chose à ce sujet ; la fécondation artificielle, qui pourrait être d'un grand secours, dans les cas de vaginite et dans ceux où une lice trop irritable ne veut pas se laisser couvrir, n'est pas encore entrée dans la pratique courante. Tout au plus peut-on essayer, dans les cas de stérilité répétés, d'injections alcalines avec de l'eau bicarbonatée à 20 pour mille, pratiquées tièdes un quart d'heure avant la saillie. Une fois celle-ci effectuée, il n'y a qu'à attendre les événements.

La lice demande des soins particuliers concernant

son alimentation et ses vers intestinaux, soins qui seront traités à ces deux chapitres.

Au point de vue exercice, rien de spécial. La plupart des auteurs recommandent, comme presque indispensable, un exercice modéré quotidien, une promenade d'une heure ou deux.

L'expérience nous a montré que ceci est sans aucune importance. Nous avons vu des lices chassant presque jusqu'au dernier jour et plus souvent d'autres, ne plus jamais sortir de leurs quelques mètres carrés de chenil, sans que cela ait eu une influence quelconque sur leur gestation. Il suffit de proportionner l'alimentation.

Un point qui intéresse particulièrement est de savoir si la chienne est pleine ou non ; cette curiosité impatiente est bien légitime, quand on a vraiment une âme d'éleveur.

On a étudié les pedigrees, calculé les courants de sang, supputé des diverses probabilités pour faire une union harmonieuse ; on a surveillé sa lice avec toutes les précautions possibles pour éviter une mésalliance, on a risqué les frais onéreux d'une saillie souvent lointaine, on a su somme toute, mettre toutes les chances en jeu pour légitimer tous les espoirs et l'on a hâte de savoir si l'on sera récompensé de ses peines.

Ce n'est guère qu'à la fin du premier mois que l'on peut avoir une certitude. Le signe le plus précoce qu'une observation attentive enregistre, tient au fait que la vulve de la chienne fécondée ne revient pas complètement à son état antérieur comme grosseur.

Ce symptôme donne déjà des renseignements au bout d'une quinzaine de jours. Passé ce laps de temps, après la fin du rut, la vulve doit être revenue à sa grosseur normale ; au cas contraire, il y a bien des chances pour qu'il y ait fécondation. Mais ce caractère est d'une appréciation très délicate ; il faut un coup d'œil très exercé d'une part et exige d'autre part une observation attentive avant et après les chaleurs. Les cas de gestation nerveuse constituant une rareté exceptionnelle chez la chienne, l'éleveur n'a pas à tenir compte de cette possibilité et à la fin du premier mois le développement du ventre, d'un côté, la palpation manuelle de l'autre le renseigneront.

Le développement du ventre est tout différent de celui du sujet ayant de l'embonpoint ou ayant fait un repas trop copieux ; mais l'adjonction de ces deux facteurs peuvent compliquer le diagnostic.

Chez le chien venant de faire un bon repas, c'est-à-dire ayant l'estomac bien garni, il y a surtout un bombement à droite ou à gauche, au niveau des dernières côtes et sur toute la hauteur ; chez le chien gras le ventre est également et abondamment garni partout.

Chez la lice portante au contraire, il se produit un relâchement de l'ensemble des muscles abdominaux qui remplissent mal leur rôle de sangle ; ils deviennent plus flasques, s'allongent, augmentant ainsi la capacité du ventre et comme la pression du poids de la matrice gravidé s'effectue suivant les lois de la pesanteur, sur

la paroi inférieure, la courbe du flanc n'est pas régulière comme dans les deux cas précédents, mais est d'aspect piriforme avec deux renflements inférieurs à droite et à gauche ; elle se rapproche beaucoup de celle de l'ascite.

La palpation, à partir de la cinquième semaine, donne également de très bons renseignements, mais un certain doigté expérimental est nécessaire pour l'utiliser, un fœtus pouvant parfaitement se confondre avec un bol excrémentiel un peu durci.

Placé derrière sa chienne debout sur ses quatre pattes, l'éleveur comprime avec les mains à plat, progressivement, les flancs depuis les dernières côtes jusqu'à l'entrée du bassin et, cherchant à rejoindre les doigts, il inventorie les organes qu'il rencontre.

On peut trouver les fœtus sur toute la longueur du ventre, la matrice s'étendant même en avant au delà des dernières côtes, jusqu'au diaphragme qu'elle refoule, gênant la respiration, et sur les $2/3$ inférieurs de la hauteur. Ils donnent sur une chienne de taille moyenne (chien de berger), vers la 6^e semaine, la sensation d'un corps dur, irrégulièrement bosselé, de la grosseur d'un œuf de canard et un peu plus allongé.

Enfin un procédé à la portée de tous consiste simplement à mesurer chaque matin à la même heure, à jeun et au même point, le pourtour abdominal de la chienne. L'augmentation est très rapidement visible en 5 ou 6 jours. Mais ce dont il faut bien se rappeler, c'est que

LES CHIOTS

si, à 6 semaines, affaissement du flanc, palpation et mesures permettent de renseigner presque à coup sûr lorsqu'ils sont nettement positifs, il faut se montrer beaucoup plus circonspect lorsqu'il s'agit de nier une gestation.

Certaines lices, bâties pour porter 8 à 10 chiots, n'en ont parfois que deux ou trois ou même qu'un seul que rien ne décèle ; et il arrive qu'un propriétaire qui a mal surveillé sa chienne ne se doute de l'état de celle-ci que lors de la mise bas, et cela souvent même pour un accouchement distocique qui l'amène chez le vétérinaire. Car le nombre restreint des chiots les rend souvent plus gros que la normale.

Enfin un autre symptôme qui existe toujours est celui du développement des mamelles. Mais, tout en commençant beaucoup plus tôt, il n'est très prononcé que dans les quinze derniers jours, c'est-à-dire à un moment où le développement abdominal a déjà donné des précisions, — et d'autre part il est très fréquent de le constater chez une chienne non saillie à l'époque où normalement elle aurait dû mettre bas. Il suffit de mettre à ces chiennes de jeunes chiots pour en faire d'excellentes nourrices. C'est pour cela que le renseignement dû au développement des mamelles n'est pas absolu.

CHAPITRE IV

LA NICHE

La niche, c'est-à-dire l'emplacement ou mieux l'installation dans laquelle aura lieu la mise bas, a une importance capitale pour l'heureuse réussite de la portée.

De sa bonne ou mauvaise organisation va dépendre dans les premiers jours la vie des chiots, et on ne saurait trop insister sur certaines considérations indispensables, qui doivent présider à sa confection, mais que l'on peut toutefois réaliser de façons différentes.

Il y a trois ennemis contre lesquels il faut multiplier les précautions pour les empêcher d'entrer : les variations de température, l'humidité et le froid. Ils marchent d'ailleurs souvent ensemble, en compliquant leur action néfaste. Si les naissances ont lieu en bonne saison, il faut vraiment le faire exprès, être bien mal outillé ou peu débrouillard pour avoir à en subir les inconvénients ; mais la lutte contre eux devient parfois un véritable problème pour les portées d'hiver, de novembre à avril.

Certains auteurs recommandent de ne pas faire naître à ces époques. C'est évidemment une solution commode et, bien qu'elle ressemble un peu à celle de Gribouille,

LES CHIOTS

elle est à recommander aux propriétaires qui veulent, une fois en passant, avoir une portée d'une chienne pour conserver un rejeton et faire avec les autres quelques cadeaux à des camarades— ou aussi pour satisfaire au préjugé qui veut qu'une lice a besoin de reproduire pour être bien portante.

Il en est tout autrement pour celui qui élève pour produire et vendre, parce que la production simultanée en bonne saison de plusieurs portées donne un surcroît de travail considérable, parce que les lices ne sont pas toujours pleines à ce moment et qu'une saillie vide reporte dans ce cas à un an le rapport de la chienne.

Il y a d'autre part une compensation, car l'écoulement des chiots nés en hiver est plus facile, le marché étant moins encombré, et il y a plus de demandes dans la catégorie des chiens de chasse ; un chiot qui a deux mois en janvier pourra débiter à l'ouverture suivante.

Un local chauffé est évidemment très commode, à condition que le système de chauffage marche jour et nuit et d'une façon régulière. J'ai vu des chiots naître dans une cuisine surchauffée la journée et refroidie la nuit par extinction du foyer, qui périssaient avec une facilité surprenante.

L'élevage des gros chiens n'est d'ailleurs pas très commode dans un appartement. Il est compliqué du fait que s'il est facile d'obtenir d'un chien en temps normal d'être propre à la maison, cela devient impossible pour une

lice dont l'intestin fonctionne d'une façon accélérée et doit se vider de nombreuses fois dans les 24 heures.

Une dépendance du chenil chauffée par un radiateur de chauffage central est l'idéal. Mais cette installation, si elle existe en quelques endroits, est encore hors de portée de la plus grosse majorité des éleveurs.

A la campagne, un système très simple pour tous les agriculteurs consiste à mettre la mère et les chiots dans une écurie ou dans une étable. L'étable à vaches est de beaucoup préférable parce que, en hiver, les bêtes y restent en permanence, ce qui égalise la chaleur. Tandis que dans les écuries à chevaux, ceux-ci sortent généralement pendant la journée, ce qui détermine de grosses variations de température.

Mais chacun n'a pas une étable à sa disposition, et de plus les éleveurs de chiens se recrutent rarement parmi les agriculteurs, car c'est dans ce milieu qu'est ancré le plus profondément le préjugé que le chien n'est pas une marchandise négociable, bien que, comme toutes les règles, cette opinion ait ses nombreuses exceptions.

Souvent on a cru m'avoir largement remercié du cadeau d'un chiot de grande origine par l'offre d'un poulet ou d'une livre de beurre ; on m'a pourtant proposé une fois beaucoup plus, mais ceci se passait sous d'autres cieux. Pendant l'hiver 1917-1918, j'étais détaché en Albanie, sur les bords de ce magnifique lac Presba, avec les restes de l'armée russe. Ma seule distraction était, avec ma griffonne à poil dur, de me livrer

LES CHIOTS

à la chasse des canards et des oies, qui abondaient dans la région, pour ravitailler la popote dont j'étais chargé. Un jour où je rentrais avec un butin considérable, j'expliquais à un brave Macédonien ayant vu mon chien en arrêt que je n'avais généralement pas besoin de fusil, mais que mon chien attrapait le gibier tout seul. J'exagérais évidemment, mais à l'étranger on peut bien faire mousser les produits de France. Le bonhomme s'en fût perplexe. J'avais d'autre part cherché, sans succès, à acheter dans le pays un cochon pour varier l'ordinaire. Les indigènes venaient d'être étrillés avec les marks autrichiens et ne manifestaient aucun enthousiasme pour nos papiers. Il aurait fallu de l'or. Le lendemain, mon interlocuteur m'amenait un superbe goret, me proposant avec forces gestes un échange contre mon chien.

Pour en revenir aux chiots, la plupart des éleveurs doivent compter sur la chaleur dégagée par la mère pour leur fournir celle qui leur est indispensable. Cette chaleur est considérable, mais il faut la conserver ; l'éleveur de chiens, en hiver, doit avoir de véritables notions de thermométrie et l'organisation du local de mise bas est un art consistant à savoir capter et conserver cette chaleur.

Pour cela il faut réduire le plus possible le volume du local, utiliser des matériaux mauvais conducteurs de la chaleur et se souvenir que cette dernière a toujours tendance à monter.

J'ai toujours admiré comment les lapins et les renards

savaient donner à leurs terriers une très légère pente juste pour permettre un renouvellement d'air au fond du terrier par la force ascensionnelle de l'air chaud.

La simple niche en bois classique, même si elle est sous un abri ou dans un local clos, est insuffisante ; ses parois sont trop minces ; mais il est un matériau qui la complète admirablement, c'est la botte de paille, que l'on peut se procurer partout et que l'on peut entasser autour et surtout au-dessus de la niche, de façon à réaliser un isolant idéal tout en laissant une très légère perméabilité à l'air. Nos ancêtres le savaient bien qui, avec des moyens de chauffage rudimentaires, arrivaient à conserver la chaleur grâce aux toits de chaume.

L'entrée doit être masquée par un sac que la chienne prend immédiatement l'habitude de soulever pour ses allées et venues.

Le plafond doit être aussi bas que possible. Il est généralement beaucoup trop haut ; que la chienne puisse se tenir aisément debout, mais sans plus.

Le sol mérite une mention particulière. Là, il faut être large dans les dimensions, beaucoup plus que dans une niche ordinaire. La lice doit pouvoir s'étendre dans tous les sens, surtout si elle a de nombreux chiots. Si elle est limitée pour la place, qu'elle doive se tenir plus ou moins incurvée, il en résulte une compression de la circulation désastreuse pour le développement et la bonne irrigation des mamelles. De plus, il y en a que les chiots n'atteignent alors que très difficilement ou même pas du tout

— les plus antérieures où la sécrétion lactée ne s'établit pas, et les postérieures qui s'engorgent.

Pour la même raison, éviter qu'il se produise un creux trop accentué dans le point où elle se tient en ajoutant tous les jours, au-dessous d'elle, de la nouvelle paille ou autre substance.

Les niches classiques sont généralement plus longues que larges, avec un tonneau comme prototype. Pour la niche d'élevage, la surface du sol doit être plate et carrée; 90 cms à 1 mètre de côté constitue une bonne dimension pour un sujet de la taille d'un pointer. Quant à la hauteur, que la chienne puisse juste se tenir debout, 70 cms suffisent.

Il m'est souvent arrivé à la campagne de faire organiser un emplacement de mise bas excessivement simple avec des balles de paille comprimée qui réunissaient tous les avantages de commodité, d'économie, d'absence de danger d'infection et de conservation de la température. La chienne n'y rentrait qu'en rampant un peu, exactement comme dans un terrier.

Comment garnir le sol ? Il est presque indispensable, en hiver, qu'il soit d'abord constitué par un plancher très légèrement surélevé, car quelle que soit la garniture que l'on mette au-dessus, la chienne grattant toujours au moment de la mise bas, les chiots passeront au contact du plancher les premières heures de leur existence. On peut évidemment y mettre quelques sacs, les clouer pour éviter l'inconvénient ci-dessus, mais, comme ils absorbent

tout le liquide des enveloppes fœtales, il faut les enlever sitôt après la mise bas, et, au point de vue chaleur, une fois mouillés, ils sont inférieurs au plancher.

Certains auteurs recommandent ces sacs ou des couvertures de laine comme unique litière. Il est excessivement dangereux de les utiliser, s'ils ne sont pas parfaitement cloués où s'ils sont déchirés. Les chiots, qui rampent en permanence, se glissent au-dessous, ne savent plus en sortir et se font proprement étouffer par leur mère qui se couche au-dessus d'eux.

Le mieux est de mettre au-dessus du plancher un peu de sciure de bois et quelques journaux, puis du foin ou de la paille d'avoine, beaucoup plus douce que la paille de blé, et d'attendre les événements.

Les feuilles sèches constituent également une couchette très agréable, mais qu'il ne faut pas utiliser avant le 3^e ou le 4^e jour, tant que la cicatrisation du cordon ombilical n'est pas effectuée, car elles apportent avec elles trop de terre ou de poussières toujours souillées.

Quelques heures après la mise bas terminée, il faudra faire la litière, — souillée abondamment par les eaux fœtales — elle est alors très humide et il est de toute nécessité de la renouveler, au moins partiellement, et de saupoudrer abondamment le sol de sciure de bois ; mais, pendant les quinze ou vingt jours qui vont venir, il vaut mieux s'abstenir de cette pratique qui trouble beaucoup la quiétude de la mère. Il suffit d'ajouter chaque jour une poignée de paille nouvelle qui compense celle qui

s'est tassée ou brisée. Changer, serait d'ailleurs inutile. La chienne a conservé l'habitude ancestrale, peut-être pour éviter toute odeur qui pourrait trahir l'emplacement de sa nichée, et surtout pour la propreté, d'absorber la totalité des déjections de ses jeunes, pendant toute la période où ils sont incapables de se mouvoir aisément.

Dans l'enfance, la vessie n'étant pas encore sous l'influence des muscles volontaires, l'urine s'écoule au début goutte à goutte. Les sens toujours en éveil, à la première odeur, la chienne flaire ses chiots, retourne l'émetteur, sans que, s'il est en train de téter, cela interrompe son repas, et, en quelques coups de langue, vide la vessie, un peu comme le chasseur qui vient de tuer un lièvre.

La chienne absorbe également les autres excréments jusque vers le 20^e jour où les chiots peuvent trotter suffisamment pour s'éloigner de leur couche, car ils ont naturellement l'instinct de la propreté.

Mais par contre, à ce sujet, nous ne nous associerons pas à la conclusion de notre confrère Reul (1) : « Pendant toute la durée de l'allaitement, écrit-il, la mère se charge du soin de faire disparaître dans son tube digestif la totalité des matières excrémentitielles expulsées par sa progéniture, d'où l'excessive propreté du nid et des petits ; mais la mère paie d'une diarrhée constante son singulier dévouement ».

D'abord cela ne dure pas tout l'allaitement, qui est

(1) Reul : Quelques points d'hygiène et de Zootechnie canines, Annales de médecine vétérinaire de Cureghem, 1903.

d'au moins 6 semaines, mais simplement 15 à 20 jours, le temps pour les chiots d'avoir la force de s'éloigner. Ensuite, et surtout, la chienne ne paie rien du tout. Il serait vraiment extraordinaire de voir une nourrice absorber ainsi des purgatifs dont le premier résultat général est de couper le lait.

La chienne ne doit avoir d'excréments liquides que le lendemain de la mise-bas ; le purgatif lui est fourni par l'absorption des enveloppes des chiots, et il a pour but de remédier à la constipation due au ralentissement des contractions intestinales pendant la mise-bas et les heures qui suivent, que l'on observe chez toutes les mères.

Et si l'on constate si souvent des excréments liquides chez une chienne qui allaite, cela tient uniquement, ainsi que nous l'expliquerons au chapitre spécial, à ce que son alimentation est défectueuse.

CHAPITRE V

LA MISE-BAS

Une dizaine de jours au moins avant la date présumée de la mise-bas, la lice devra être isolée dans le chenil qui lui est réservé, afin qu'elle puisse s'accoutumer à ce nouveau genre de vie et aux lieux. Bien que des quantités de précautions aient été indiquées, par divers auteurs, à prendre à ce moment, nous pensons qu'elles sont à peu près toutes inutiles.

Mais la surveillance devra recommencer à partir du 60^e jour, car il est difficile de préciser le jour même de la mise-bas, surtout lorsqu'il y a eu plusieurs saillies successives. Signalons toutefois, pour ceux qui voudraient l'utiliser, la curieuse observation qui consiste dans une baisse de température de un degré de la lice la veille de la mise-bas. Il est indispensable, pour avoir un renseignement exact, de prendre la température deux fois par jour et à la même heure.

Dans les heures et même les jours qui précèdent, la chienne est par moment inquiète, agitée, se promène en tous sens, gratte la terre, remue sa paille. Ceci répond

parfaitement à son instinct de l'état sauvage, où elle recherche un emplacement convenable pour abriter et cacher sa portée.

La paille ne sera pas fraîche du dernier moment, mais la chienne aura couché dessus depuis 4 ou 5 jours, pour qu'elle s'y sente en sûreté et pour que les tiges soient un peu brisées.

Quand tout est ainsi préparé, il n'y a plus qu'à attendre les événements.

Comme tous les autres animaux, la chienne accouche dans la douleur, celle-ci proportionnée au développement et à la sensibilité de son système nerveux. Généralement tout se passe en silence, mais quelquefois les contractions s'accompagnent de sourds gémissements. Depuis quelques heures, un liquide glaireux humecte les parois du vagin et s'écoule au dehors ; l'éleveur s'apercevra que l'accouchement est commencé à la position particulière en arc de cercle que prend la chienne, généralement couchée, quelquefois debout, et qui a pour but de permettre aux contractions des muscles abdominaux de venir en aide à ceux de la matrice ; elle a l'air angoissé, douloureux, et dans l'intervalle des contractions elle bat des flancs et halète de la langue comme si elle venait de fournir une longue course.

Si à ce moment elle est couchée dans sa paille et qu'on n'ait pas affaire à une primipare, on peut la laisser tranquille et venir voir toutes les deux ou trois heures ce qui se passe, et qui presque toujours se passe fort bien.

LES CHIOTS

Mais tant que la chienne n'est pas couchée, il faut la surveiller ; il en est chez qui, à ce moment, il y a un tel rappel atavique de l'état sauvage, qu'elles se trouvent complètement désorientées, se déplacent dans tous les sens, déposent leurs jeunes dans tous les coins, les font quelquefois même debout, les abandonnent et tous meurent. Quant aux primipares, si le premier chiot se présente par l'arrière, il arrive parfois qu'à la vulve, la dilatation n'étant pas complète et la tête étant la plus grosse, il se trouve accroché derrière la tête, tout le reste du corps est sorti à ce moment-là, les vaisseaux sanguins ombilicaux ne fonctionnent plus et la mort est rapide si l'on n'exerce pas une légère traction pour le dégager.

Chaque chiot dans la matrice se trouve enfermé dans une poche particulière qui constitue les enveloppes.

Normalement, au corps du chiot reste attaché un long cordon au bout duquel pend une partie ou quelquefois même la totalité des enveloppes. La chienne happe ces dernières, attirant ainsi le chiot sur le côté de ses babines, et, arrivée au nombril, lorsque le chiot est collé contre sa joue, elle coupe le cordon presque au ras du corps avec ses molaires.

C'est ici qu'il faut trouver la cause et l'explication des lices qui dévorent leurs jeunes à la naissance, et non dans une déformation de l'instinct maternel ou dans la crainte de se les voir enlever comme on l'a écrit souvent.

Les chiots sont, en général, moins gros que la grosseur maximum d'un morceau de viande que peut avaler leur

mère d'un seul coup. Or, quand les enveloppes restent entièrement accrochées au cordon, elles sont assez longues pour qu'au moment où le chiot arrive contre les lèvres de sa mère, la déglutition en soit commencée ; elle se poursuit automatiquement avec une violence suffisante pour entraîner le chiot qui est proprement avalé.

Les jeunes se succèdent plus ou moins rapidement. Normalement, tout doit être terminé en douze heures au maximum. Dans le cas contraire, l'éleveur ne doit pas patienter, il faut immédiatement recourir à l'intervention d'un vétérinaire, qui se rendra tout de suite compte s'il s'agit d'un obstacle obstétrical ou d'une atonie de la matrice, si fréquente chez la chienne, et agira en conséquence avec toutes les précautions ordinaires, que seule peut indiquer la pratique courante des mises-bas difficiles chez les grands ou petits animaux.

Pendant une huitaine de jours après la mise-bas, persiste un écoulement vulvaire noirâtre qui souille la queue et la région des fesses. C'est la sécrétion normale d'une matrice qui se nettoie, et il n'y a pas lieu de s'en inquiéter.

S'il durait trop longtemps, quelques injections bi-quotidiennes d'eau oxygénée au quart en viendraient à bout rapidement.

CHAPITRE VI

L'ALLAITEMENT

A peine sorti des voies génitales, encore tout humide des liquides qui le baignaient, incapable de se tenir sur ses membres, le chiot se traîne en rampant vers une mamelle.

Il n'y a pas cinq minutes qu'il est né ; sa mère, en proie aux nouvelles douleurs qui donneront le jour à ses frères et sœurs, s'est à peine occupée de lui pour la section de son cordon ombilical et le débarrasser grosso-modo, en quelques coups de langue, du liquide visqueux qui l'enduit ; il est entièrement sourd, complètement aveugle, et comme paralysé du train de derrière, mais, guidé par le meilleur des instincts et aussi déjà par un odorat subtil, il se met en route en se traînant, il rampe contre le flanc maternel, s'élève un peu, tombe, retombe, farfouille avec son museau, finit par s'emparer du bout d'une mamelle et le voilà à table.

Néanmoins, ce petit glouton pourrait attendre. Dans l'espèce humaine, la coutume est de laisser le nouveau-né à une diète complète pendant 24 ou même 36 heures.

Bien que, dans la conduite de notre élevage, nous

nous soyons donné comme règle absolue d'imiter le plus possible ce qui se passe à l'état sauvage, il y a là un des rares points sur lequel on puisse tolérer une exception, car il y a parfois danger pour les premiers chiots à rester en contact avec la mère tant que le dernier n'est pas arrivé.

Les contractions de la matrice pour l'expulsion des fœtus sont parfois tellement douloureuses, surtout chez les primipares, que la chienne a des mouvements désordonnés, se déplace brusquement, indifférente à tout ce qui l'entoure, et arrive à étouffer un ou deux jeunes entre elle et les parois de la niche. A l'état sauvage, la chienne, comme le loup, faisait ses jeunes dans un taillis où elle avait toute la place voulue pour ses mises-bas et rassemblait ensuite ses jeunes en les portant délicatement. Cet instinct persiste d'ailleurs très fréquemment et il nous est parfois arrivé, avec certaine lice, de disperser par curiosité ses chiots dans tous les coins d'une petite écurie, pour la voir aussitôt les rassembler rapidement avec sa gueule.

On se trouvera fort bien, dans l'installation des niches, d'une barre circulaire à 20 centimètres de hauteur et à peu près autant d'écartement de la paroi et qui évitera l'accident possible relaté ci-dessus.

Quoi qu'il en soit, le chiot supporte parfaitement bien un jeûne de quelques heures à la naissance, à condition d'être tenu très chaudement. Il me souvient d'une chienne setter qui me donna une nuit douze chiots. Ayant eu

connaissance chez un de mes clients d'une fox-terrier dont toute la portée avait été détruite la veille et qui avait une forte poussée de lait, je lui portais deux chiots au matin. Le lendemain ils m'étaient ramenés, la nourrice ayant refusé à coups de dents de les recevoir. Ces deux chiots étaient donc restés à jeun 24 heures au moins ; je les ai à tout hasard remis avec les dix autres et tout est bien venu.

Sans attendre aussi longtemps, il n'y a pas d'inconvénients à mettre, dans un panier ou une corbeille à linge garni d'une couverture de laine, les petits chiots à mesure de leur venue, en les entassant légèrement. Doubler à l'intérieur la couverture de laine avec de vieux journaux qui absorberont très rapidement l'humidité et qu'on changera plusieurs fois. Il faut prendre quelques précautions pour que la mère ne s'aperçoive pas de l'enlèvement. C'est en général facile tant que tous ne sont pas venus, car, pendant les douleurs, elle est à peu près indifférente à tout ce qui se passe, mais il ne faut surtout pas laisser le panier à sa portée, car, aux moments de calme, attirée par les gémissements, elle aurait tôt fait de le renverser, de chercher à le déchirer ou bêtement, surtout s'il est à ciel ouvert, à essayer d'entrer dedans ou de se coucher dessus.

Nous avons laissé tout à l'heure le chiot se mettant à table en s'emparant d'une tétine. Mais il est loin de la trouver toute servie ; ce n'est pas encore pour lui l'instant de la béate digestion en tiède somnolence.

La totalité de la tétine est introduite dans sa gueule, ses lèvres l'enserrent d'une façon méthodique pour éviter tout passage d'air, la langue incurvée la comprime contre la voûte palatine, l'ensemble fait ventouse au point d'exiger une certaine force si l'on veut détacher le chiot; celui-ci aspire, les premières gouttes arrivent et rien ne suit.

Si l'homme doit gagner son pain à la sueur de son front, le chiot, lui, dès l'instant de sa naissance ne sera payé d'une goutte de lait qu'après un travail énergique de ses pattes de devant et des muscles de son cou.

Les mamelles sont là gorgées de suc, mais celui-ci il faut l'extraire. Alors de ses membres antérieurs, par des foulées alternées, le chiot procède au massage méthodique de la glande qu'il a saisie, massage complété par de brutales tractions de la bouche sur le trayon.

Si l'on interpose la main entre la mamelle et l'une des pattes d'un chiot de quelques jours seulement, on reste étonné de l'énergie considérable développée dans ce travail. Il y a là une question de vie ou de mort pour le chiot, et à côté de lui, sa mère prête pour le défendre, à attaquer n'importe quel ennemi et à se faire tuer pour lui, ne fera pas le moindre effort pour l'aider à se sustenter. Elle verra, indifférente, mourir lentement de faim sous ses yeux le petit être trop faible pour tirer des mamelles gonflées la vie nécessaire, sans que rien dans son instinct ou dans son obscure intelligence ne lui indique comment lui venir en aide.

LES CHIOTS

La loi spartiate, brutale dans sa forme, mais certainement heureuse dans ses résultats pour le physique de la race, exigeait la suppression immédiate de tout enfant mal venu ou trop chétif. La grande loi de la sélection naturelle se retrouve sous une forme identique chez le chien ; dès la naissance il faut pouvoir travailler ou mourir.

Néanmoins ceci appelle heureusement quelques observations ; comme toutes les lois de ce genre, cette sélection trop absolue entraîne beaucoup de pertes, c'est-à-dire que bon nombre d'êtres atteints par elle le sont injustement. Lorsque dans un semis de graines on prend pour les repiquer un certain nombre de jeunes plants, les jardiniers conseillent tous de ne pas négliger les plus petits, souvent trapus ; souvent ce sont eux qui donneront les plus belles touffes alors que sans cette transplantation ils eussent été irrémédiablement étouffés par les autres. L'expérience montre qu'il en est de même chez les jeunes chiots. Par suite du bien-être, de la sécurité dans laquelle elle se trouve sous la protection de l'homme, la chienne a vu sensiblement accroître sa fécondité et varier sa taille, ce qui a eu pour résultat automatique des variations correspondantes dans la taille des chiots et partant dans leur force physique. Or, lorsqu'on arrive à tout élever dans une portée, on est bien obligé de constater que parfois les sujets les plus malingres au début donnent les adultes les mieux réussis comme type et comme caractère.

Il y a là une dose d'inconnu que l'éleveur n'a pas le droit de négliger.

D'autre part, il est un fait facile à constater, c'est que, parmi les défauts d'aplomb des chiens les plus fréquents, il faut ranger les jarrets clos, les coudes décollés et les pieds panards, Or, ces défauts sont la reproduction exacte de la position prise par le chiot pour se hisser d'une part jusqu'à la mamelle, et pour mettre en route d'autre part, la sécrétion glandulaire.

S'il est obligé de fournir un travail trop fort, ou n'a pas une nourriture suffisante comme quantité et comme qualité, ou surtout si cette nourriture est utilisée par les vers de son intestin, ces défauts s'amorcent dès le plus jeune âge et sont ensuite bien difficiles à corriger.

Sous l'action du véritable pilonnage qu'elle subit, la mamelle ne tarde pas à entrer en activité, le lait afflue dans le trayon et gicle au fond de la gorge. La table est servie, la consommation est à la température voulue, il n'y a plus qu'à l'absorber. Alors le travail des pattes se ralentit, leur pression est moins forte, la cadence des mouvements diminue, bientôt même ils s'arrêtent complètement ; le cou reste immobile, l'absorption commence, la déglutition s'opère accompagnée d'un petit bruit dû au passage du liquide dans la gorge et qu'on pourrait fort bien prendre pour le soupir de satisfaction d'une récompense bien gagnée.

Jusqu'à ce moment, le flanc était resté creux avec une très forte dépression en arrière des côtes. Le travail n'est

pas commode lorsque le ventre est bien garni. Mais rapidement, une fois la déglutition commencée, le creux s'efface, l'estomac se remplit, l'abdomen se dilate, et à son tour déborde la cage thoracique.

Cela dure quelques minutes ; bientôt l'appétit est satisfait, le chiot abandonne son suçoir, cherche en rampant un coin chaud et rapidement s'endort. La digestion va commencer, suivie dans tout l'organisme d'un travail intense de multiplication des cellules.

Des deux cavités, la thoracique et l'abdominale, la seconde l'emporte de beaucoup sur la première, il en est de même pour les membres postérieurs et les antérieurs, ces derniers étant beaucoup plus forts. Ce n'est que plus tard que nous verrons se développer simultanément train arrière et cage thoracique qui travailleront de concert, pour gambader et jouer d'abord, pour suivre le gibier ensuite.

Pour le moment le ventre est roi. Tous les organes digestifs ont proportionnellement un développement énorme ; un chiot de deux semaines va absorber dans une tétée près du quinzième de son poids qu'il faut aussitôt transformer en muscles, en os, et autres tissus ; l'activité générale est prodigieuse, le temps presse, chaque minute compte et l'on va de suite constater chez ce petit sujet le rôle particulier du sang. Le sang est l'élément de ravitaillement de l'organisme. Lorsque tout dans ce dernier est au repos, il circule tranquillement, également réparti. Un organe se met-il à fonctionner d'une

façon plus active, immédiatement en serviteur zélé le sang afflue, apportant en abondance les matériaux nécessaires à la fonction de l'organe et éliminant les déchets. Mais comme il est en quantité limitée, pour suralimenter un secteur, il est obligé d'en dégarnir un autre. Pour le travail formidable de la digestion du chiot, qui doit être à la fois abondante et rapide, il survient une ischémie de la peau et des extrémités. Le chiot gèle et grelotte ; plus tard, adulte, il se mettra en boule en hérissant légèrement son poil et consommant ses réserves de graisse ; pour le moment, on le voit rechercher ses frères de portée et former avec eux un bloc compact en s'empilant les uns sur les autres, le mieux logé et le plus heureux étant celui qui se trouve tout dessous, ceux du dessus et surtout des bords cherchant à se glisser dans tous les intervalles disponibles et geignant jusqu'à ce qu'ils aient trouvé une place convenable ; et si par hasard l'un d'eux est égaré dans la niche, sans savoir de quel côté se diriger pour retrouver les autres, on l'entend pleurer d'une façon lamentable. Ce n'est que lorsque tous sont chaudement installés que le silence règne dans la chambrée. Ce besoin de chaleur est tel que, pendant les quatre ou cinq premiers jours, la mère ne quitte presque pas ses chiots, et les abrite de son mieux avec ses membres comme pour les couvrir.

Bien que l'on trouve parfois un chiot isolé blotti contre la mère, c'est exceptionnel ; c'est surtout dans leur agglomération que les chiots cherchent à lutter contre

le froid en diminuant leur surface de refroidissement. Ceci est dans l'ordre naturel, car à l'état sauvage, la chienne doit dans l'intervalle des tétées pourvoir à son alimentation...

Dans le calme du sommeil, la digestion s'avance. De temps en temps un petit gémissement, un petit déplacement d'un dormeur qui est certainement déjà troublé par des rêves. Car de même que plus tard on voit les adultes pendant leur sommeil aboyer et agiter leurs pattes comme à la poursuite d'une proie, on trouve des chiots qui, dès les premiers jours, ont dans les mâchoires des mouvements indiscutables de succion, indice probable d'une tétée imaginaire.

Bientôt la digestion est finie, les masses sanguines libérées se reportent à la périphérie et la sensation du froid disparaît ; un tiraillement douloureux dû à la faim éveille un des dormeurs, son agitation a tôt fait de mettre en mouvement toute la portée et comme d'un commun accord tous partent se remettre à table.

Pendant les quinze premiers jours, le cycle n'est pas compliqué : manger, avoir chaud, dormir et recommencer, telle est l'unique préoccupation des chiots.

Quel est l'intervalle d'un cycle ? L'observation directe, assez mal aisée, surtout dans les portées nombreuses, donne en moyenne dix à douze tétées en 24 heures, avec des intervalles un peu plus espacés pendant la nuit. Ces chiffres se rapportant aux premiers huit

jours, pour aller en diminuant progressivement jusqu'à 6 à la période du sevrage à l'âge de deux mois...

Pendant les premiers jours, le chiot rampe sur le ventre, comme s'il avait le train-arrière paralysé ; les membres en sont trop faibles pour le soutenir, et la chienne pour donner à téter s'étend avec beaucoup de précautions sur le flanc, indifféremment d'un côté ou de l'autre. Dans cette position, ce sont surtout les mamelles supérieures qui sont accessibles, mais guidés par leur flair, les chiots savent fort bien aller à la recherche de celle de dessous, enfouies dans la paille, en se mettant au besoin sur le dos. Ceux attablés à la rangée supérieure ont besoin, pour se maintenir en place et travailler la mamelle, d'un contre-appui qu'il faut leur fournir en ne les laissant pas sur un sol trop lisse comme un plancher nu.

Après la deuxième semaine les chiots commencent à prendre tournure d'enfants-chiens. Les paupières encore bridées sur les côtés se sont entr'ouvertes pour laisser apparaître le globe de l'œil ; les oreilles, jusque-là dressées comme celles du loup et closes comme un bouton de fleur, se sont épanouies en s'ouvrant et se sont rabattues chez ceux qui les portent ainsi à l'état adulte ; il n'y a pas encore de modification dans les tétées, mais la vue et l'ouïe d'une part, une certaine réserve de graisse et une accoutumance à la température extérieure d'autre part, font que lorsque celle-ci n'est pas trop rigoureuse, ils s'installent déjà un peu indépendants les uns des au-

tres ; ils ne s'entassent plus, mais simplement se juxtaposent, quelquefois par groupes de deux ou trois.

Ce n'est que dans le courant de la quatrième semaine que survient une modification intéressante dans l'allaitement ; les chiots commencent à se porter sur leurs membres et à trotter maladroitement. Au besoin de dormir et de manger s'est ajouté celui de remuer. Les jeux coupent agréablement le sommeil et les repas. La chienne, qui ne trouve plus tous ses jeunes rassemblés au même point, s'assied au milieu d'eux et leur donne ainsi leur nourriture. Enfin, à partir de la cinquième semaine jusqu'au sevrage complet, la chienne va rester complètement debout en écartant les membres postérieurs pour dégager les mamelles. Les chiots ont fortifié, ils courent et gambadent en tous sens, leurs caractères se précisent ; ils ne se contentent plus de jouer ; le tempérament batailleur intervient à propos de n'importe quoi, un bout d'os, un vieux chiffon ; les timides disparaissent au moindre bruit, les plus dégourdis effectuent déjà un simulacre de saillie.

Ils vont pour téter adopter successivement à cette époque deux positions ; assis sur le derrière dans la première ils sont obligés de dresser tout leur corps, les membres antérieurs prenant appui sur les mamelles pour se maintenir en place ; c'est en somme la position du chien qui fait le beau pour avoir une récompense ; enfin un beau jour, la taille étant venue, ils se mettent tranquillement dans la position classique du chien assis et dans cette

station confortable prennent leur repas, activant de temps à autre d'un coup de patte la sécrétion de la glande jusqu'au jour où celle-ci, se tarissant peu à peu, ils vont progressivement s'accoutumer à une autre alimentation.

Cette façon dont se nourrit un chien, sur laquelle nous nous sommes étendu avec certaines minuties de détail est d'une importance capitale à connaître pour l'éleveur, car elle est d'une grande richesse en enseignements pratiques que nous dégagerons successivement. Si paradoxal que cela paraisse, elle permet même de donner quelques indications pour le choix des chiots au sevrage, choix que certains tiennent pour absolument impossible.

Si l'on n'a laissé à la chienne que la moitié de ses chiots, il n'y a guère lieu de s'intéresser aux tétées ; il suffit de nourrir convenablement la mère, et il y aura des rations de reste. Mais lorsqu'on a tout laissé, huit, dix, douze rejetons, ce qui est la règle normale dans notre élevage, c'est alors que l'action du maître peut se manifester d'une façon très efficace.

Il convient, pour s'en bien pénétrer, d'avoir quelques notions sur les mamelles.

Elles s'étendent des membres antérieurs aux postérieurs sous le thorax et l'abdomen au nombre de 8, 9 ou 10 chez les sujets de grande taille.

Leur grosseur et leur débit vont en augmentant d'avant en arrière. Elle sont dures, turgescentes avant les tétées pour devenir molles et flasques après. Le lait

LES CHIOTS

qu'elles débitent n'a pas une composition constante, il est beaucoup plus riche à la fin de la tétée qu'au début.

Le nombre des chiots est assez souvent supérieur à celui des mamelles.

Les mamelles se développent surtout dans les huit derniers jours de la gestation ; les marchands de bestiaux ont pour les vaches une expression caractéristique qui peut fort bien s'appliquer à la chienne : la bête fait une belle (ou une mauvaise) préparation. Sitôt après la mise-bas, il se produit automatiquement une dérivation sanguine, de la matrice, qui n'en a plus besoin, aux mamelles qui vont entrer en fonction. Le sang se conduit en quelque sorte comme une véritable équipe d'ouvriers qui peut se transporter presque instantanément d'un point à un autre de l'organisme suivant les besoins de celui-ci. La gestation n'est pas indispensable pour déclancher la sécrétion lactée ; presque toutes les chiennes, deux mois après les chaleurs restées infécondées, présentent des modifications dans leurs glandes lactifères, modifications très légères souvent et qui passent alors inaperçues et parfois aussi importantes que si la chienne avait été fécondée. Certaines chiennes, dans la congestion produite, arrivent à se téter elles-mêmes.

Il en est même dont l'instinct maternel est si développé qu'il suffit à n'importe quelle période de leur présenter un chiot nouveau-né, pour le voir adopté instantanément et en 24 heures la sécrétion lactée s'établit. L'extraction du lait s'accompagne d'un petit phénomène mécanique,

intéressant à signaler parce qu'utile à connaître pour l'allaitement artificiel : pour que le lait sorte, il faut une certaine pression sur la tétine pour vaincre le sphincter qui la ferme ; lorsque le sphincter cède assez brusquement, le lait gicle et est projeté avec une certaine force au fond de la gorge.

L'éleveur soucieux de sa portée assiste le plus souvent possible aux tétées. C'est d'ailleurs pour lui un spectacle passionnant qui intéresse toujours, même les personnes que le chien laisse indifférentes ; pour l'éleveur c'est le moment pendant lequel il rêve qu'un de ces petits êtres est devenu champion d'exposition ou un célèbre chien de chasse, rêve qui souvent n'est qu'une illusion, car quel que soit le soin minutieux apporté au choix des reproducteurs, il y a dans chaque chiot, jusqu'à un âge avancé, une forte dose de « devenir » inconnue, qui légitime tous les espoirs, quitte à amener au contraire de fortes désillusions.

Si l'on n'a conservé à la chienne que 4 ou 5 chiots, il n'y a qu'à laisser faire et regarder téter. Mais si l'on a tout gardé, en nombre parfois supérieur aux mamelles, on assiste dès le premier jour à une angoissante lutte pour la vie, lutte énergique, féroce, où les plus faibles doivent céder le pas aux plus forts, ces derniers arrivant très bien à détacher d'un coup de tête le plus faible déjà installé, pour s'emparer de sa tétine, lutte que la mère contemple d'un œil indifférent sans chercher en aucune façon à rétablir l'équilibre. S'il y a trop de chiots, les

plus faibles ne pourront s'emparer que d'une mamelle vide, s'épuiseront à la triturer et mourront de faim dans les 3 ou 4 premiers jours et, pourtant, il y a certainement du lait en quantité suffisante pour tout le monde.

C'est là, pour l'éleveur, le moment d'intervenir d'une façon efficace ; il écarte les sujets trop vigoureux ou trop entreprenants, s'empare des plus faibles, dégage les mamelles postérieures qui sont les plus grosses et, semble-t-il, les mieux garnies et y installe ses protégés. C'est très simple, mais encore faut-il être là de temps en temps pour y songer et exécuter la manœuvre. Et pourtant si cela vaut mieux que de laisser mourir un chiot de faim, la méthode n'est pas parfaite dans tous ses détails.

Sans affirmer d'une façon absolue que c'est parce qu'il y a des chiots de tailles diverses qu'il y a des mamelles de grosseurs différentes afin que chacun ait une ration proportionnée à sa taille, cette opinion renferme certainement une part de vérité pratique.

D'abord l'extrémité des mamelles, la tétine, qui est proportionnée comme taille à la mamelle elle-même, arrive, dans les plus fortes à être trop volumineuse pour les plus petits des chiots qui ne parviennent pas dans les premiers jours à la happer suffisamment pour une bonne succion.

Ensuite, le mode de la tétée a montré que la mamelle n'entre en parfait fonctionnement qu'après un sérieux malaxage, qui exigera d'autant plus de forces qu'elle

sera plus grosse. Enfin l'analyse du lait a montré que celui-ci, pauvre au début de la sécrétion, est beaucoup plus riche et nourrissant à la fin.

Alors, si l'on a simplement pris le plus faible des chiots pour l'installer à la plus grosse mamelle, que se passe-t-il ?

1° Il n'a pas la force nécessaire pour opérer le malaxage complet, il s'épuise en efforts qui le dépassent et déforment ses aplombs ;

2° Il n'aura probablement pas la capacité stomacale nécessaire pour absorber toute la traite et il se retirera avec un estomac peut-être abondamment garni, mais de faible valeur nutritive, puisque le lait est beaucoup plus riche à la fin qu'au début ;

3° Enfin mauvais travail pour la mamelle qui chaque jour doit fournir une ration plus forte — c'est là surtout que l'on peut constater que la fonction développe l'organe — ; mais pour qu'elle rende davantage à la tirée suivante il faut qu'à l'actuelle elle soit vidée à fond.

Aussi l'expérience — d'accord avec la théorie — enseigne que si l'on a affaire à un chiot faible qui certainement n'arriverait pas à se débrouiller seul au milieu d'une nombreuse portée, on arrive presque toujours à le tirer d'affaire en procédant de la façon suivante : Prendre le chiot le plus vigoureux, l'installer à une mamelle moyenne, lui laisser opérer pendant une minute ou deux le temps préparatoire du jeu des pattes et ensuite, lorsque le ralentissement de celles-ci indique que

LES CHIOTS

la sécrétion est en route, le prier de vouloir bien céder la place à son petit frère.

Cette intervention n'est d'ailleurs pas toujours nécessaire et seulement pendant les tout premiers jours ; il nous est arrivé maintes fois avec des portées de 10, 11, 12 sujets de tout mener à bien sans intervenir en aucune façon dans les tétées, mais à la condition de veiller avec la plus grande attention à la nourriture de la mère.

CHAPITRE VII

ALIMENTATION DE LA MÈRE

S'il est une période où il importe de se rappeler que le chien est avant tout un carnivore, c'est pendant son extrême jeunesse, dans les flancs de sa mère, se développant sous l'apport de son sang nutritif, et dans les premiers mois de sa vie libre. Les éléments du régime carné sont indispensables pour la bonne multiplication de ses cellules.

Une fois adulte, c'est différent ; les rations d'entretien peuvent différer considérablement des rations de croissance.

Le savant Pierre Mégnin, dont l'influence a été si considérable sur l'évolution canine française, et qui est resté, malgré le recul du temps, le plus moderne de nos cynophiles vétérinaires, est un de ceux qui ont le plus insisté sur cette nécessité de l'alimentation carnée.

On a souvent écrit que le chien, de carnivore à l'état sauvage, était peu à peu devenu un omnivore par suite de sa domesticité. La vérité se trouve dans la très grande élasticité du régime auquel on peut progressivement accoutumer un organisme.

Il a été maintes fois établi, par de curieuses expériences, qu'un granivore ou même un herbivore pouvaient se transformer en carnivore et réciproquement, mais ce dont il faut bien se rappeler, c'est que le changement du régime naturel est d'autant plus difficile et délicat que l'animal est plus jeune, en voie de croissance et que celui qui n'a pas son régime normal côtoie en permanence l'état de maladie, sans avoir, contre lui, cette marge de sécurité que donne un régime normal.

A l'état sauvage chez l'adulte, l'intestin doit travailler pour subvenir :

- 1° à l'entretien de l'organisme;
- 2° à la dépense physique nécessaire pour se défendre et se procurer la nourriture ;
- 3° aux besoins de la reproduction.

Le deuxième point, le plus important, ayant disparu chez le chien domestique, donnez à l'adulte n'importe quoi comme alimentation, pommes de terre, carottes, soupes, il s'en tirera toujours. Mais vienne une période de chasse, ou pour la chienne une gestation, l'alimentation devient plus exigeante et doit être l'objet d'une surveillance toute particulière.

Notons tout d'abord la faible capacité de l'appareil digestif du carnivore qui va être diminuée encore du fait de la gestation, car le relâchement des parois du ventre ne correspond pas complètement à l'augmentation de volume de la matrice garnie de ses fœtus. Il faudra donc des éléments très nutritifs et très concentrés et

par conséquent éliminer les soupes claires et la plupart des légumes, la pomme de terre surtout, dont on abuse trop, qui constitue un aliment pauvre de premier ordre, contenant jusqu'à 90 % d'eau lorsqu'elle est cuite en purée ; c'est l'aliment pour calmer la boulimie des obèses luttant contre leur embonpoint et non pas celui des femelles en gestation.

Il est courant de constater que des chiennes pleines et surtout des nourrices, malgré une nourriture abondante, maigrissent d'une façon extraordinaire et n'ont plus au sevrage que la peau et les os. Elles ont pourtant à manger à volonté, et bon appétit, mais leur capacité d'absorption est limitée. et elles ne trouvent pas dans la nourriture trop diluée qu'on leur donne les extraits nécessaires à la constitution des chiots et du lait qui se forment alors aux dépens de l'organisme de la mère.

Les besoins spéciaux de la reproduction, vont en croissant du jour de la fécondation à celui du sevrage.

Il faut rappeler ici, le fait aussi ignoré des éleveurs de chiens que bien connu de ceux des animaux de boucherie, à savoir que pendant la première moitié de la gestation, par suite d'une admirable prévoyance de la nature, la femelle fécondée présente une aptitude remarquable à l'engraissement, pour emmagasiner dans son organisme même une véritable provision de vivres de réserve. Ajoutons que ce n'est pas là la seule que savent se constituer les carnivores.

Le premier art de l'éleveur sera donc d'avoir au mo-

ment de l'accouchement une chienne bien en point, pas trop grasse, ce qui pourrait nuire à la bonne mise bas, mais en ce qu'on est convenu d'appeler, « en état d'exposition ».

La nourriture qui répond le mieux à ces besoins de la lice, c'est l'alimentation carnée ; certes si elle n'en a jamais eu ou à peu près, on ne doit pas la mettre du jour au lendemain à ce régime exclusif ; mais on peut, en quelques jours, en augmenter rapidement la proportion.

Cette alimentation carnée que sera-t-elle ?

La plupart des auteurs qui ont traité de la question insistent sur le fait qu'elle doit être de première fraîcheur et de bonne qualité : ils donnent comme particulièrement indiquée la viande de cheval.

Notons tout de suite que la principale raison en faveur de la viande de cheval était son extrême bon marché à l'époque où les boucheries chevalines n'existaient pas. Aujourd'hui la situation est tout autre : les chevaux de boucherie ont acquis une valeur considérable, et au tarif actuel, il serait impossible, sauf pour les petits chiens de luxe, de songer à nourrir une lice avec de la viande de boucherie chevaline.

D'ailleurs appliqué à l'alimentation du chien le terme viande est impropre. La viande est constituée par les tissus musculaires ; elle n'est pas une nourriture complète et surtout n'est pas la nourriture favorite du chien. Le chien est avant tout un mangeur de ce que

l'on appelle, en terme de boucherie, les issus et abats, c'est-à-dire les divers contenus des cavités thoracique et abdominale. Le chien est un mangeur des morceaux de basse boucherie, des déchets de toutes sortes, un mangeur de charogne en un mot, et c'est certainement là une des causes qui a facilité aux temps préhistoriques son alliance avec l'homme. Ce dernier n'aurait jamais accepté dans sa compagnie en ces temps primitifs, de vie difficile, un être exigeant la même nourriture que la sienne et qui serait venu, après la capture d'un gibier, lui disputer les meilleurs morceaux.

Lorsqu'un chien de chasse arrive à s'emparer d'un lièvre ou d'un chevreuil, c'est immédiatement dans ses parties abdominales qu'il porte ses crocs pour tirer sa nourriture.

L'observation de ce fait est bien ancienne, et parmi les trésors trouvés dans la tombe de Tout-an-Kamon, on peut voir dessiné sur une épée un chien de meute attaquant un cerf exactement dans cette région abdominale.

D'ailleurs à l'heure actuelle, le loup et les grands fauves : lions, tigres, panthères procèdent de même.

Si l'on donne à un chien de gros morceaux de viande musculaire, il prend immédiatement des selles liquides.

Dans notre chenil la nourriture exclusive des chiens consiste en déchets d'abattoir, boyaux, panses, matrices et leurs fœtus ; elle leur est distribuée telle que, sans lavage ni cuisson, ni préparation d'aucune sorte ; seules

sont éliminées certaines parties du mouton qui trop souvent renferment des kystes de *tœnia*.

Il est juste de convenir que certains de ces organes — ceux du tube digestif — contiennent des matières herbiformes aux trois quarts digérées et prêtes à être transformées en substances animales ; les vitamines y pullulent sans doute et sous cette forme, ces matières herbiformes prédigérées sont admirablement bien assimilées par le chien.

Parfois, provenant d'un avortement ou d'un accouchement difficile, nos chiens ont l'aubaine d'un veau ou d'un poulain ; tout passe, la peau, les poils, les os... Ce sont là des jours de bombance, car tout en régularisant autant que possible les repas, il nous arrive de manquer de nourriture et c'est le jeûne complet pendant un jour ou deux ; le chien n'en souffre absolument pas et c'est d'ailleurs là la manière exacte de vivre de tous les carnassiers sauvages.

Notons ici en passant l'erreur que constitue le préjugé très répandu des viandes très jeunes douées de propriétés laxatives. Nous avons nourri, parfois des semaines entières, uniquement avec des fœtus, sans jamais observer de selles liquides.

Quant à la fraîcheur exigée, si l'on demande l'avis du chien, il n'y tient pas du tout. La fraîcheur est d'ailleurs une chose très relative. La plus parfaite est celle de l'animal qui vient d'être tué et prestement dépouillé et vidé ; or, celle-ci n'est même pas du goût

de l'homme ; il préfère une viande rassie, tuée depuis un certain temps, c'est-à-dire ayant déjà parcouru un premier stade dans le sens de la putréfaction. Quant au chien il semble préférer un stade plus loin encore. Il est d'ailleurs assez logique que le domestique se serve après le maître. On pourrait citer ici le cas des chiens de Constantinople, avant leur déportation, qui vivaient en bandes organisées dans la ville, uniquement des déchets de l'homme et qui constituaient ainsi un tout-à-l'égout, sinon moderne, du moins suffisant, ou en tout cas mieux que rien.

Plus près de nous, les chiens promenés dans les rues paraissent attirés d'une façon irrésistible par les détritux et les ordures, et lorsque l'un d'eux s'est permis au pied d'un mur certaine incartade alimentaire peu du goût de son maître, il est d'usage de déclarer qu'il est atteint de pica. Or, en réalité, le chien pense et avec raison que c'est son maître qui est atteint de pica... intellectuel en l'obligeant à suivre un régime extraordinaire à son idée.

Tous les cultivateurs ont eu l'occasion de constater le régal que constituent pour un chien les enveloppes formant le délivre d'une vache qui se putréfient avec une grande rapidité. Et si le chien de race parfois paraît le plus délicat, c'est certainement parce que c'est lui en général qui a la nourriture la plus anormale ; le chien de rue, lui au moins a la possibilité dans ses heures de liberté, au contact des poubelles, d'apporter au régime de carence qui lui est imposé les compléments nécessaires.

Un animal est d'autant plus exposé aux affections de toutes sortes qu'il a une nourriture plus défectueuse, car c'est dans son alimentation qu'il puise ses éléments de vie et de défense...

Sitôt l'accouchement terminé — pendant même — un appétit féroce se déclanche chez la chienne, appétit qui coïncide avec un ventre libre, avec la montée du lait et surtout avec la succion des chiots, véritable prise de substance de la mère qui exige son remplacement immédiat ; l'éclampsie spéciale aux chiennes nourrices n'est autre chose, pour nous, qu'une forte fringale, déterminée par l'épuisement trop rapide d'une substance de l'organisme maternel.

Pendant les premiers jours, on constate que certaines chiennes ne quittent absolument pas leurs jeunes, à peine pour se vider ; d'autres prennent de suite quelques moments de liberté. Ce sont ces dernières qui sont le plus près de l'ordre naturel, car il faut satisfaire la faim de plus en plus pressante ; mais par suite de la perte complète du souci de chasser pour vivre, seul l'instinct maternel, qui lui n'a pas varié, persiste, prédomine, et dans les premiers jours fait subvenir au besoin considérable de chaleur qu'exigent les jeunes.

A l'état sauvage, dans la vie des carnassiers, il est un phénomène d'observation courante bien mis en évidence par tous les piégeurs, chasseurs ou gardes, mais qui ne paraissent pas avoir su en déterminer la cause exacte. Cette observation que l'on trouve relatée en

maints endroits des ouvrages cynégétiques, se trouve assez bien résumée dans le « Calendrier du Piéteur », que publie chaque année au mois de février le journal *Le Chasseur Français*.

« Les femelles sont pleines et d'une capture difficile, car c'est pour elles l'époque d'une crise de meurtre, et elles ne mangent qu'une partie de leurs victimes. On peut dire qu'elles font une cure de chairs vives et pantelantes...

« Les mâles mangent beaucoup... et pour eux c'est une aubaine de trouver les restes dédaignés par les femelles qu'elles ont laissés là et enterrés sans y revenir... empoisonnez à l'enterrement... Soyez patient car l'animal ne mordra à l'appât que lorsqu'il sera dans un état assez avancé de décomposition. »

Si l'observation est bien faite, les déductions le sont moins. Notons d'abord le goût particulier pour la viande ultra-faisandée, n'en déplaise aux conseillers de viande de première fraîcheur. Ajoutons pourtant, pour être juste, que ceci se passe en février, mars, moment des grands froids ou la décomposition est assez lente.

Dans notre élevage personnel, toutes nos lices, dans les 15 derniers jours de leur gestation, sont sorties du chenil commun et placées dans un local particulier communiquant avec un clos où elles jouissent d'une entière liberté. Or, sans exception, toutes celles qui ont passé entre nos mains sont prises dans les derniers jours, comme les

LES CHIOTS

femelles sauvages, de la manie d'enfouir les morceaux de viande qui leur sont donnés à satiété. Cet enfouissement ne se fait pas au hasard ; quelquefois il a lieu immédiatement, quelquefois la chienne fait deux ou trois fois le tour du clos avant de se décider ; puis après avoir choisi l'emplacement qu'elle estime convenable, presque toujours au pied d'un obstacle, arbuste, mur, elle creuse un trou des pattes de devant et y dépose son morceau ; ensuite avec son nez, elle rejette la terre pour le couvrir, effectue avec sa truffe un véritable pilonnage, quelquefois même après l'opération paraît flairer si aucune odeur ne se dégage.

Pendant le travail la chienne est inquiète, nerveuse, tressaille au moindre bruit. On la voit même, si elle croit avoir été remarquée, déterrer pour aller creuser ailleurs.

Or, cet enfouissement des chiennes, comme celui signalé chez les autres carnassiers, n'est pas dû à une crise de meurtre ou une cure de chairs vives et pante-lantes, mais simplement une admirable précaution instinctive pour constituer une réserve alimentaire, véritable garde-manger auquel elles ne viendront toucher qu'après la mise-bas, au moment où elles auront grand appétit et pas le temps de chasser ; et bien qu'à ce moment nos lices aient en permanence de la viande à leur disposition, souvent elles préfèrent aller déterrer des morceaux enfouis quinze jours auparavant.

MARGOT DU VAL NOIR

Chienne Pointer, blanche et orange. — 28 ki'os

1^{er} Prix en field-trial international

1^{er} Prix en exposition



Lice à la 5^e semaine de sa lactation, suivée de 12 chiots.

Cette chienne arrivait à consommer 4 à 5 kilos de viande par jour. Elle était aussi grasse au sevrage de sa portée qu'au moment de la saillie. On remarquera non seulement le parfait développement des mamelles, mais surtout l'ampleur considérable que conserve la cavité abdominale, pour loger plus d'aliments, par comparaison avec la photographie de cette même chienne, en période de chasse.



Stérophotographies de l'auteur.

Clichés de l'atelier de photogravure du Matin.

Bien mieux, et nous l'avons expérimenté souvent, avant la mise-bas, la chienne ne touchera pas à son garde-manger. Elle se précipitera sur son repas pour le dévorer si on l'a fait attendre, alors qu'elle avait à côté, mal masquées sous quelque menue paille, de grosses provisions.

Le chiot de six semaines est saisi du même instinct, et il est plaisant quelquefois de le voir cherchant à entraîner ou enfouir un morceau aussi gros que lui.

Un autre phénomène très curieux à constater est celui des modifications survenues dans le tube digestif lui-même. L'organe principal est l'estomac, muni d'une puissance digestive considérable, conservant dix à quinze heures ses aliments, et livrant à l'intestin une bouillie prête à être assimilée.

Or, après la mise-bas, la chienne conserve un volume abdominal beaucoup plus grand que le normal, malgré la rétraction de la matrice, ce qui indique que les organes intestinaux ont augmenté leur capacité, ainsi qu'on peut s'en rendre compte sur les photographies.

De plus, si l'on contrôle, par des expériences faciles à faire, soit en variant l'alimentation, soit en y mêlant des corps indigestibles : sciure de bois, menue paille ou poils en donnant un morceau de peau à manger, on constate que les aliments passent plus de deux fois plus vite qu'à l'ordinaire.

La quantité alimentaire absorbée est, proportionnée

au nombre des chiots, de trois à quatre et même cinq fois celle de la ration d'entretien. Les aliments, passant plus rapidement et étant plus abondants, se trouvent accompagnés d'une sécrétion plus importante des sucs digestifs qui sont peut-être aussi plus actifs. Les excréments sont du fait un peu moins moulés par les dernières parties de l'intestin, mais il ne faut pas prendre cela pour de la diarrhée. Il y a donc une suractivité de tous les organes, ce qui explique fort bien l'usure précoce due à des gestations très nombreuses. Le lendemain de la mise-bas l'ingestion de toutes les enveloppes donne une ou deux selles liquides et noirâtres.

La chienne ne chassant plus pour vivre en arrive à ne pas quitter ses chiots les premiers jours et en oublie le boire et le manger ; et si les jeunes ne demandent pas de soins particuliers de la part du maître, celui-ci doit veiller avec une grande minutie à l'alimentation de la mère. Là, est en grande partie le secret de l'élevage, surtout des portées nombreuses.

Chez la femme qui a perdu l'habitude de son aïeule multi-millénaire des cavernes ou des bois, de lécher son moutard, pour le sécher, on donne un léger purgatif et on tient à la diète le nourrisson pendant 24 heures. Copiant ce régime, de nombreux auteurs recommandent pour la mère, à la naissance des chiots, une certaine quantité d'huile de ricin et une nourriture légère et rafraîchissante (? !) pendant 36 heures. Si c'est avec cela qu'ils espèrent avoir du lait !

Dès la mise - bas terminée, même dans l'intervalle des venues des chiots, si cet intervalle se prolonge, il faut alimenter. Mais, il ne s'agit pas d'apporter une pitance à portée de la chienne et de s'en aller. Si alléchante soit-elle, vous la retrouverez probablement intacte quelques heures après ou même le jour suivant. Il faut présenter le récipient et encore ce n'est pas suffisant. La chienne au début, non seulement ne veut pas quitter ses chiots, mais elle évite avec soin comme une poule couveuse, tout mouvement de ses membres. Elle ne cherchera ni à se mettre debout, ni même à se lever partiellement sur le côté pour manger. De plus, surtout dans certaines races affinées, pur sang, comme les setters et pointers, nerveuses à l'excès, la lice présente toujours quelques minutes d'inquiétude, même à la présence de son soigneur quotidien. Aussi ne lui offrez pas à manger tout de suite, elle refusera ; mettez-la en confiance, ne faites pas de mouvements brusques, caressez-la, puis offrez la nourriture dans le creux de la main si c'est de la soupe, présentez la viande par morceaux gros comme un œuf, grossièrement réduits au couperet. Pas d'os qui obligent à l'action des molaires et à des mouvements insolites.

Puis une fois la confiance revenue, lorsque la chienne se met à manger, même lorsque l'on est prévenu, on reste ébahi de la quantité qu'elle est capable d'absorber.

Il faut venir présenter de la nourriture au moins toutes

les six heures. De nombreux auteurs ont cherché à établir des rations pour chiennes nourrices.

Une ration type indiquée dans maints ouvrages pour un sujet de 25 kilogrammes est la suivante :

Pain, 1 kgr. 500 ; viande, 0 kgr. 600 ; légumes, 0 kgr. 450 ; lait, 1 litre.

Avec une ration pareille une lice ayant de 8 à 10 chiots n'aura plus au moment du sevrage que la peau et les os. Les légumes sont totalement inutiles car, de trop faible valeur alimentaire par rapport à leur volume, ils tiennent la place d'autre chose. La ration dépend du nombre de chiots.

Si l'on ne veut pas voir se tarir un réservoir d'eau, il faut que le débit de la source qui l'alimente soit proportionné au débit des robinets qui le vident.

De 5 à 12 chiots la ration varie du simple au double ; la chienne nourrice qui reste couchée toute la journée n'exige presque rien pour son entretien personnel. Aussi, si l'on veut chercher à établir un exemple de ration pour chienne nourrice permettant un calcul commode, il faudrait établir une ration type par unité-chiot, plus la ration personnelle de la mère. Mais aucune règle, aussi bien établie soit-elle, aucun calcul si précis soit-il, ne vaudra jamais en quantité la prescription de la ration suivante pour une nourriture déterminée : « donner à manger souvent et à saturation ».

Augmenter le plus possible la quantité de viande crue

LES CHIOTS

et la remplacer lorsque l'on ne peut faire autrement par une nourriture riche et concentrée.

Un renseignement qui peut donner idée sur les besoins alimentaires de la mère est l'augmentation de poids quotidienne des chiots.

On trouvera dans les 3 tableaux suivants, des poids et des chiffres intéressants.

La chienne faisant l'objet des deuxième et troisième observations mangeait pour ses 12 chiots, près de 5 kilos de viande par jour. Au sevrage elle était aussi grasse qu'au début.

LES CHIOTS

FANE DU MORDOUX. — Setter Anglais

25 kgs - 9 chiots - 5 mâles - 4 femelles

	Poids total des chiots	Poids moyen —	Augmentation totale journalière	Augmentation par tête —
1 jour	3.720	413		
2 —	3.965	440	240	27
3 —	4.440	493	475	52
4 —	4.810	534	370	41
5 —	5.280	586	470	52
6 —	5.570	620	290	32
7 —	6.110	677	540	60
8 —	7.000	756	690	76
9 —	7.310	812	510	57
10 —	7.840	871	530	59
11 —	8.300	911	460	51
12 —	8.850	983	450	50
13 —	9.400	1.044	550	61
14 —	10.075	1.120	675	75
15 —	10.525	1.170	450	50
16 —	10.900	1.210	375	42
17 —	11.550	1.283	650	72
18 —	12.100	1.344	550	61
19 —	12.700	1.410	600	66
20 —	13.250	1.472	550	61
21 —	13.800	1.533	550	61
22 —	14.350	1.594	550	61
23 —	14.900	1.655	550	61
24 —	15.400	1.711	500	56
25 —	15.350	1.705	— 50	— 05
26 —	15.750	1.750	400	44
27 —	16.400	1.822	650	72
28 —	17.000	1.888	600	66
29 —	17.650	1.961	650	72

demi diète
et VERMIFUGE

LES CHIOTS

MARGOT DU VAL NOIR. — Pointer

28 kgs - 10 chiots : 7 mâles - 3 femelles

	Poids total	Poids moyen	Augmentation totale	Augmentation par tête
	—	—	—	—
1 jour	4.400	440		
2 —	4.900	490	550	55
3 —	5.350	535	450	45
4 —	6.000	600	650	65
5 —	6.550	655	550	55
6 —	7.200	720	650	65
7 —	7.750	775	550	55
8 —	8.225	822	475	47
9 —	8.700	870	675	67
10 —	9.225	922	525	52
11 —	10.200	1.020	950	95
12 —	11.300	1.130	1.100	110
13 —	12.100	1.210	800	80
14 —	12.825	1.282	725	72
15 —	13.500	1.350	675	67
16 —	14.050	1.405	550	55
17 —	14.700	1.470	650	65
18 —	15.450	1.545	750	75
19 —	16.250	1.625	800	80
20 —	17.050	1.705	850	85
21 —	17.600	1.760	850	85
22 —	18.200	1.820	650	65
23 —	19.000	1.900	800	80
24 —	20.000	2.000	1.000	100
25 —	20.850	2.085	850	85

LES CHIOTS

MARGOT DU VAL NOIR. — Pointer

28 kgs - 12 chiots : 7 mâles - 5 femelles

	Poids total	Poids moyen	Augmentation totale	Augmentation par tête	
1 jour	5.100	425	—	—	
2 —	5.530	460	430	36	
3 —	6.100	508	570	47	
4 —	6.700	558	600	50	
5 —	7.400	616	700	58	
6 —	8.100	700	700	58	
7 —	8.960	750	860	70	
8 —	9.750	810	790	65	
9 —	10.475	873	725	60	
10 —	11.275	940	800	66	
11 —	12.025	1.002	750	62	
12 —	12.575	1.050	550	45	
13 —	13.400	1.116	925	77	
14 —	14.275	1.190	875	71	
15 —	14.850	1.237	575	47	
16 —	15.600	1.300	750	62	
17 —	16.050	1.337	450	37	
18 —	16.975	1.414	925	77	
19 —	17.250	1.437	275	23	
20 —	17.900	1.491	650	54	
21 —	19.150	1.595	1.250	104	
22 —	19.650	1.637	500	41	
23 —	21.300	1.775	650	54	
24 —	22.175	1.848	875	71	
25 —	23.300	1.940	1.125	94	Alimentation supplémentaire
26 —	24.325	2.027	1.025	85	
27 —	25.400	2.116	1.075	89	
28 —	26.475	2.206	1.025	85	
29 —	27.600	2.300	1.125	94	
30 —	28.875	2.406	1.275	106	
31 —	30.300	2.525	1.425	118	
32 —	31.500	2.625	1.250	104	
33 —	32.400	2.700	900	75	
34 —	33.500	2.791	1.100	92	
35 —	34.900	2.911	1.400	116	
36 —	36.200	3.016	1.300	108	
37 —	37.750	3.145	1.550	129	

Le chiffre 1 de ces tableaux correspond à 24 heures après la naissance.

Si l'on compare avec le fils de l'homme, la première constatation est qu'il n'y a pas, comme chez lui, de diminution de poids dans les premiers jours.

Au bout de 8 jours le bébé nouveau-né doit avoir regagné son poids de naissance, le chiot, lui, a déjà augmenté de 90 pour cent.

Le veau comme allure de croissance se trouve entre les deux.

L'enfant demande 20 litres de lait à sa mère pour augmenter d'un kilo.

Le veau en demande 10.

Le chiot, d'après Menerat, 2 kgs 500.

Mais il est des chiffres que toutes les personnes qui préparent la nourriture des jeunes chiots ou de leur mère doivent toujours avoir présents à la mémoire ; car elles ont trop tendance à copier sur l'alimentation des enfants :

Une femme de 60 kgs doit fournir à son bébé de quoi augmenter de 25 grammes par jour, c'est-à-dire le $1/2400^e$ de son poids.

Une lice de 28 kgs voit sa portée augmenter de 700 grammes par jour, c'est-à-dire le $1/40^e$ de son poids.

Le chien pousse donc à une grande allure ce qui a l'avantage de le rendre très malléable. Une faute de régime se traduira très vite par une défectuosité quelconque, mais par contre se laissera atténuer facilement.

L'inverse se produira pour l'enfant. Nous n'en concluerons pas pourtant avec quelques auteurs que l'élevage du chien est de tous le plus difficile, mais, ce qui est bien différent, celui qui connaît les plus grands extrêmes aussi bien en bien qu'en mal.

Si beaucoup d'éleveurs se plaignent de la mortalité considérable qu'ils éprouvent dans les chiots de leurs élevages, dans le nôtre, où il en naît près d'une centaine par an, dans celui de plusieurs amateurs que nous dirigeons et qui suivent notre méthode, tous les chiots s'élèvent avec des pertes insignifiantes.

CHAPITRE VIII

LE SEVRAGE

Les auteurs ne sont pas complètement d'accord sur la définition du sevrage, ou plutôt ce terme paraît s'appliquer à plusieurs situations différentes.

Il indique la période de transition pendant laquelle le jeune passe progressivement de la nourriture lactée à une nourriture plus consistante ; il s'entend également du remplacement du lait de la mère ou de la nourrice par le lait d'une autre espèce.

Le mot d'ailleurs importe peu.

Pour des raisons diverses, il arrive souvent que le propriétaire d'une lice croit qu'elle ne parviendra pas à nourrir une portée trop nombreuse et, tenant à élever tous les chiots, il en sépare un certain nombre.

Le procédé qui offre le plus de chances de réussite, en même temps que le plus commode, est celui de la chienne nourrice.

Notons d'abord que sauf circonstances exceptionnelles, il n'est pas indispensable d'avoir la nourrice dans les premiers jours ; les chiots d'une part consomment un

peu moins, et surtout d'autre part, si la mère ne trouve pas dans son alimentation la quantité suffisante, elle rétablira l'équilibre en puisant dans les réserves de graisse que doit avoir toute chienne qui met bas.

L'éleveur est malheureusement très embarrassé pour se procurer la nourrice en l'absence d'agence de placement pour ce cas particulier. Le métier a pourtant existé. Il y a une quarantaine d'années on trouvait aux barrières de Paris des individus qui, à la tonte des chiens et la coupe des chats, joignaient l'occupation de la location des chiennes nourrices dont le coût était de 25 à 40 francs pour la période de lactation. Ils recrutaient leurs animaux chez les chiffonniers, chez les ouvriers de banlieue et dans tout ce petit monde qui vivait sur la zone. Mais cette profession était localisée à Paris et depuis elle a disparu.

Aujourd'hui l'éleveur cherche dans son entourage, où il ne trouve que difficilement une chienne de rue sans valeur ayant des jeunes à ce moment ou bien il a recours à des annonces dans les journaux spéciaux dont le rendement sur ce chapitre est bien aléatoire, parce que l'on n'aime pas beaucoup expédier une chienne pour cet usage à un inconnu, et onéreux lorsque l'on a compté les frais de transports en sus de la location de la lice.

Il existe pour l'éleveur prévoyant un procédé plus commode qui n'est pourtant jamais employé parce qu'il est ignoré ou qu'on n'y songe pas. S'il est difficile de

trouver au moment de la mise-bas une chienne quelconque qui se trouve dans la même situation, il est plus facile par contre pour un éleveur de la campagne, de trouver une chienne non pleine à sa disposition ; mais il faut s'en préoccuper près de trois mois plus tôt, au moment où la mère que l'on veut aider va commencer à entrer en folies, ce dont un éleveur sérieux s'aperçoit toujours.

Il suffit alors de faire cohabiter les deux chiennes pendant quelques jours pour constater que par un phénomène très curieux d'impression sensorielle, la chienne nouvellement introduite, si elle n'a pas été en folies depuis 4 à 5 mois et surtout si elle n'a pas été pleine depuis un an ou deux, ne tarde pas à son tour à être en rut, pouvant ainsi avancer d'un ou deux mois sa période normale.

L'observation est très anciennement connue. Il suffira alors de la faire saillir et d'en reprendre possession au moment voulu.

Dans un autre ordre d'idées, le procédé est à recommander aux chasseurs qui craignent de voir se produire les chaleurs au moment de l'ouverture de la chasse.

L'adoption des chiots par la nourrice ne présente, en général, pas de difficultés ; il est facile de détourner son attention et de substituer les chiots progressivement à cause de la variation de l'odeur. Il faut néanmoins prendre quelques précautions. Nous avons vu une portée

de chats nourris alternativement par la mère et par une chienne fox-terrier qui avait eu une poussée de lait sans gestation. A côté de cela, dans notre chenil, deux chiennes pointer ayant mis bas le même jour, nous avons cru bien faire d'égaliser les portées en donnant 3 chiots de l'une à l'autre ; — deux heures après l'adoption paraissait très bien faite. — Le lendemain matin, les trois intrus avaient la gorge ouverte et étaient enfouis chacun dans un angle de la niche.

Une opération bien désagréable est celle qui consiste à sacrifier les petits chiens que l'on ne conserve pas. Quelle qu'en soit la valeur, il répugne toujours de faire mal à un être dans l'enfance. Le procédé qui émotionne le moins les âmes sensibles est celui du tampon de chloroforme sous une cloche à fromage ou dans une boîte bien fermée.

Il faut éviter lorsque l'on utilise une chienne nourrice, sauf dans les cas de naissance simultanée, de lui donner ses enfants adoptifs le jour même de la mise-bas. Dans toutes les espèces le premier lait a des propriétés particulières surtout laxatives dont ont absolument besoin les nouveau-nés, mais qui sont nuisibles aux autres. Il faut attendre 3 ou 4 jours.

A défaut de chienne nourrice on peut recourir à l'allaitement artificiel. Mais avec ce procédé, les déchets peuvent être considérables. On sait combien, dans l'espèce humaine, la mortalité infantile dans la première

année est élevée lorsqu'on est obligé de recourir à ce genre d'alimentation. Les déchets seront les mêmes chez le chien. Le lait est un aliment excessivement délicat à manier. Il est fait pour passer directement, à une température donnée, presque sans contact avec l'air, du bout du trayon au fond de la gorge. Le tube digestif du petit chiot exige les mêmes précautions au point de vue de la propreté, de la stérilisation des récipients que celui du petit enfant.

De plus, et surtout, les laits varient beaucoup d'une espèce à l'autre. Le lait de la vache n'est pas fait pour le chien.

Les éleveurs de la ville auront intérêt à utiliser, non pas le lait du laitier, mais le lait condensé non sucré... Le lait condensé non sucré Mont - Blanc des Alpes Savoyardes, donné tel que, tiède, leur donnera d'excellents résultats, sans être beaucoup plus onéreux que le lait ordinaire.

A la campagne on obtiendra du lait se rapprochant beaucoup de celui de la chienne en émulsionnant par parties égales un œuf complet et du lait frais. Un œuf compte environ pour 50 grammes.

Le chiot, quand il a faim, s'empare volontiers de la tétine du biberon. Il est avantageux les premières fois de l'enduire d'un peu de miel qui masque le goût particulier du caoutchouc. Ne pas utiliser des tétines à soupape dont le débit est beaucoup trop rapide.

LES CHIOTS

La quantité de lait absorbé est assez variable suivant l'âge et la taille. Le chiot s'arrête de lui-même quand il a pris suffisamment. Quant au nombre de tétées au moins 8 pour débiter.

Enfin pour les chiots de petite race qui ne peuvent saisir la tétine ordinaire destinée aux enfants, à cause de leur petite taille ou de la déformation de leur tête, on recommande l'alimentation à la cuiller ; celle-ci n'est pas très commode à utiliser, même en se servant des toutes petites que l'on trouve dans les ménages de pou-pées ou pour les salières.

Un système beaucoup plus pratique consiste à se servir d'une petite seringue de Pravaz munie d'une aiguille tronquée qui imite beaucoup mieux la mamelle, parce qu'elle permet de projeter comme elle un jet de lait au fond de la gorge. Ce système m'a permis de gagner un jour un pari original qui reste un de mes bons souvenirs de ma carrière d'éleveur. Ayant à la chasse tué une hase pleine prête à mettre bas, j'en ai, par une rapide opération césarienne, extrait vivant l'unique fœtus qu'elle portait. Ayant fait le pari de l'élever, j'y suis facilement arrivé, en le nourrissant les premiers jours avec une seringue. Depuis, j'ai fait utiliser souvent ce procédé pour de petits chiens de luxe.

Nous arrivons maintenant au sevrage véritable, normal, celui qui s'applique à l'époque transitoire pendant laquelle, le chiot élevé par sa mère ou sa nourrice,

va progressivement abandonner l'alimentation lactée qui ne se trouve plus en quantité suffisante, pour une autre nourriture.

Ce sevrage normal va débiter à la fin du premier mois.

Notons d'abord, contrairement à une opinion très répandue, qui a d'ailleurs été professée longtemps, que le lait maternel ne constitue pas un aliment complet. Le nouveau-né apporte en naissant, accumulée surtout dans son foie qui est énorme, maintes réserves alimentaires, qui, chez le chien, sont épuisées au bout d'un mois environ.

Déjà à partir de 3 semaines, s'il a faim il peut laper seul un peu de lait en supplément de celui de sa mère. Il ne faut pas se contenter, ce qui se fait régulièrement, de le lui offrir dans une soucoupe ou une tasse placée à terre. Il a conservé le réflexe du mouvement des pattes pour gagner sa nourriture et a tôt fait de tout renverser.

Le système des gamelles inversables n'est pas encore l'idéal, car le chiot, s'il ne renverse pas le récipient, y prend immédiatement un bain de pieds qui ont traîné partout.

Nous avons imaginé une table d'alimentation constituée simplement par une planche percée de trous ronds en nombre proportionné aux chiots et de dimensions suffisantes pour introduire jusqu'aux deux tiers des godets à bouture ou petits pots de fleurs utilisés par les jardiniers et dont on ferme le fond avec un bouchon.

On peut alimenter tous les chiots à la fois et le coup d'œil de tout ce petit monde à table est un des plus réjouissant pour celui qui aime ses élèves.

Un premier fait qui frappe, lorsque l'on cherche à établir une statistique de l'âge des pertes des chiots, est qu'il y a jusqu'à l'âge de deux mois, deux périodes critiques.

La première est dans les 3 premiers jours, pertes accidentelles par étouffement, écrasement de la mère ou par débilité d'un chiot qui n'arrive pas à se nourrir et meurt de faim, ou quelquefois infection ombilicale.

A partir de ce moment et jusque vers la fin du premier mois, tout marche, en général à souhait, parce que le lait maternel suffit. Commence alors la seconde période dangereuse où le chiot va avoir affaire à deux ennemis redoutables :

- a) Les parasites intestinaux ;
- b) Les préjugés de son maître en matière de sevrage.

Et des deux, certes, le second est pire.

On cite généralement comme exceptionnel le cas des lices qui viennent vomir auprès de leurs chiots leur repas sur lequel ils se précipitent avec avidité et qu'ils digèrent avec facilité, car il est imprégné de suc gastrique. Un mode analogue est courant chez beaucoup d'animaux ; c'est ainsi que les pigeons et d'autres oiseaux regurgitent dans la gorge de leurs jeunes les aliments prédigérés ;

le poulain au pâturage se met progressivement au régime du vert en consommant les excréments de sa mère.

Dans notre élevage où nous avons cherché à réaliser le plus possible l'élevage naturel, il est rare qu'une lice ne se livre pas à ce curieux mode de sevrage. Mais il est probable que l'alimentation exclusivement *carnée et à saturation* que nous donnons n'est pas complètement étrangère à ce phénomène. Toutefois, par suite du manque d'une des phases principales, celle consistant à aller à la chasse et à s'emparer d'une proie, le mécanisme de ce mode de sevrage ne fonctionne plus d'une façon parfaite chez la chienne civilisée, qui parfois ne vomit plus ou souvent vomit trop tôt des aliments dont la digestion n'est pas commencée. Il nous souvient même d'avoir constaté une fois et vérifié ensuite expérimentalement sur une chienne setter anglaise qu'après lui avoir montré à l'heure du repas le récipient contenant sa viande et ne pas l'avoir donné tout de suite, elle s'est livrée à des efforts violents pour vomir, efforts inutiles bien sûr, puisque l'estomac était vide.

Quoi qu'il en soit, c'est vers la fin du premier mois, du 24^e au 30^e jour, que se manifeste généralement ce mode particulier de début de sevrage ; on ne peut pas compter sur lui d'une façon régulière et surtout pratique dans la conduite d'un élevage, mais il permet de déduire avec précision la période à partir de laquelle les chiots ont

besoin d'une alimentation nouvelle, période précisée par un double recouplement, à savoir :

Que d'une part, c'est vers la fin de ce premier mois que les mamelles ont atteint leur développement et leur débit maxima ;

Et que d'autre part, si l'on pèse régulièrement la quantité de nourriture absorbée par la mère, le maximum est également atteint à cette époque. Et comme les chiots ont des exigences alimentaires de jour en jour plus fortes, il faut qu'ils trouvent ailleurs ce que les mamelles ne peuvent leur fournir.

Avant d'aller plus loin, il convient de signaler une particularité qui à partir de cette époque se produit toujours avec plus ou moins d'intensité, qui a été signalée des quantités de fois et à laquelle malgré sa simplicité nous n'avons jamais pu trouver chez aucun auteur l'explication véritable.

On voit la mère venir avec joie donner à téter à ses chiots, puis au bout de quelques instants secouer sa mamelle et se sauver, poursuivie dans tous les coins par ses enfants affamés. Si elle ne peut se soustraire soit en s'éloignant suffisamment, soit en sautant sur un point surélevé, elle n'hésite pas à les repousser en les grognant.

« On peut voir alors la lice se sauver de ses petits dès qu'ils veulent la téter, même elle grogne après eux, parce que grognement elle veut leur faire comprendre qu'ils perdent leur temps... On croit souvent à ce moment que

la chienne devient « mauvaise mère », non ! elle sent qu'elle n'a plus de lait et la succion lui est douloureuse... etc... ». (*L'élevage rationnel des portées*, par L. Quaitoun.)

Les jeunes ont de bonne heure de petites dents, blessent la mamelle, et la mère, si elle n'a pas bon caractère, est capable de mordre à son tour les puppies... Zootechnie de Diffloth : *Lapins, chiens et chats*.

Nous pourrions multiplier les citations.

Si le phénomène est bien décrit, la cause véritable qui le provoque paraît avoir passé inaperçue, et l'éleveur, qui assiste impassible à la scène en croyant aux explications ci-dessus, se trouve être le complice inconscient d'un drame excessivement douloureux, où la souffrance entre en lutte avec l'amour maternel et qui, s'il était provoqué volontairement, relèverait de la loi Grammont et justifierait l'intervention d'une société protectrice des animaux.

Certains éleveurs poussent même la cruauté involontaire jusqu'à museler la chienne et la maintenir de force pour l'obliger à se laisser téter.

Ce n'est absolument pas une question de sevrage ou de manque de lait dans la mamelle.

La succion d'une mamelle vide n'est pas douloureuse. C'est ainsi qu'on peut laisser une machine à traire toute une journée sur le pis d'une vache sans aucun inconvénient. D'ailleurs on peut constater que la chienne a ses

mamelles engorgées de lait, elle a un besoin impérieux de donner à téter, on la voit se présenter avec plaisir à ses chiots et les fuir brusquement sous une douleur évidemment vive.

Ce ne sont pas davantage les dents du chiot, si pointues soient-elles... Mécaniquement, il est presque impossible au chiot de mordre la tétine pendant qu'il tète. On peut soi-même en faire l'expérience en suçant son pouce comme certains enfants. Il faut un effort de volonté pour serrer le pouce avec les dents pendant que s'exerce la succion et cela diminue considérablement l'adhérence. Un coup de dents ne pourrait guère se produire, — et encore — qu'au moment de la préhension du trayon, mais ce n'est pas à ce début que la chienne se débarrasse de ses petits. D'ailleurs il est facile de constater qu'aucune blessure ni irritation quelconque n'existe à l'extrémité saisie par le chiot. Mais par contre, un examen plus attentif montre que les mamelles elles-mêmes sont couvertes d'éraflures qui, sur un organe aussi délicat et aussi congestionné, sont autant douloureuses que de profondes crevasses. On n'a qu'à se rappeler combien parfois sont cuisantes les petites égratignures faites au visage ou au dos de la main par une branche d'épines, et combien sont sensibles les gerçures du sein chez la femme.

Or, toutes ces blessures chez la chienne sont exclusivement dues aux ongles des chiots, souvent malpropres. Si l'on prend un de ces petits êtres et que l'on appuie

sur l'extrémité des membres pour faire saillir les ongles, on constate qu'ils sont aussi acérés que ceux d'un chat.

On se souvient que le chiot pétrit violemment la mamelle pour activer la sécrétion lactée ; certes, il la malaxe en principe avec la sole de ses pieds et quand, dans les premiers temps, il tête couché, l'action de ses ongles est insensible ; mais plus tard, vers l'âge de un mois, époque à laquelle sa mère le fuit, il a changé sa position ; la chienne reste debout et le chiot tête dans la position du chien de cirque qui fait le beau, en appuyant sur les mamelles avec ses pattes de devant ; mais, dans la bousculade des tétées, il perd souvent son équilibre et, en tombant, cherche à se retenir avec ses ongles acérés, d'où les douloureuses estafilades.

A l'état sauvage, les chiots vivant à même la terre, sur un fond beaucoup plus dur que le lit de paille, ont les ongles usés naturellement.

Connaissant la cause du mal, il est facile d'y porter remède, puisqu'il suffit tous les huit jours de rogner les ongles des chiots.

Si nous insistons beaucoup sur ce détail c'est parce qu'il paraît ignoré de tous les éleveurs, et surtout parce que, insignifiant en apparence, il peut avoir une grosse influence sur la sécrétion lactée, la nourriture des chiots, et la bonne conservation des mamelles.

On se servira pour cette opération, non de ciseaux, mais de la pince à ongle ou à envie que l'on trouve sur

LES CHIOTS

toutes les tables de toilette. La choisir avec des mors aussi longs que possible, car nous verrons plus loin que c'est un instrument très commode pour deux ou trois autres opérations.

En tenant le chiot sous son bras et en serrant l'extrémité de la patte antérieure entre le pouce et l'index, on fait fortement saillir les ongles. En couper deux millimètres, la partie claire de l'extrémité. La corne étant assez cassante, il est avantageux de terminer l'opération par un coup de lime pour supprimer les bavures.

Parasites Intestinaux

C'est vers la fin de ce premier mois que les chiots subissent la première attaque des vers intestinaux, vers ronds, filiformes, pour la plupart de la famille des ascaris. Le cas est excessivement fréquent, au point que l'on peut partir de ce principe que tous les chiots en sont porteurs. Les ravages sont considérables tant par la mortalité que par le nombre des sujets estropiés par le rachitisme qu'ils déterminent.

Chez les jeunes chiots l'attaque est assez aiguë, généralement vers la fin de la quatrième semaine, précisément au début de la période où doit commencer le sevrage et ce qu'il faut bien retenir, la crise sera d'autant moins grave — nulle même — que le sevrage sera bien effectué.

Lorsque l'on pèse quotidiennement, en bloc, ce qui

est largement suffisant, les chiots d'une portée, l'on s'aperçoit un beau jour, que l'augmentation journalière qui était par exemple jusque là d'une livre n'est que de moitié, le lendemain le poids est stationnaire et le 3^m ou 4^m jour, il est au-dessous du chiffre de la veille.

La chienne pourtant n'est pas malade ; elle a conservé son bon appétit, les chiots eux aussi paraissent en bonne santé et sont en permanence pendus aux seins de leur nourrice. Mais si l'on observe pendant quelques instants, surtout si on les a dérangés au moment où ils reposaient, on ne tarde pas à constater qu'un, deux, trois sujets ou plus, qui se sont écartés pour leurs excréments les expulsent bruyamment et si on a la curiosité de les examiner, on les trouve non point en crottes grumeleuses, mais plus ou moins liquides, parsemés de bulles, signes évident d'une fermentation intestinale intense.

Pas besoin de se creuser les méninges pour poser un diagnostic, il y a neuf chances sur dix pour que l'on ait affaire à une crise vermineuse.

Bientôt le mal s'accroît. Le chiot maigrit rapidement, l'appétit est capricieux, tantôt vorace, tantôt difficile ; les côtes font saillie sous la peau, le ventre se ballonne et déborde aux flancs, l'attitude est voûtée, la démarche douloureuse, les coudes décollés, les jarrets clos, quelquefois des crises épileptiformes se manifestent ; le rachitisme apparaît, les pertes commencent.

Si l'on pratique une autopsie, sur toute la longueur

du tube digestif, y compris l'estomac, on trouve, soit isolés, soit plus souvent agglomérés en paquets de 4, 6, 10, 15 quelquefois, des vers ronds blancs, de la grosseur d'une ficelle et longs de 4 à 5 centimètres, roulés en spires.

Un certain nombre de sujets meurent, quelques-uns résistent, plus ou moins tarés, victimes toutes désignées pour succomber plus tard sous les coups de la maladie du jeune âge.

Tout éleveur de chiens est donc automatiquement amené à lutter contre les vers. Une première précaution qui n'est d'ailleurs presque jamais prise consiste à débarrasser la mère de ses vers, car c'est avec elle que les chiots se contaminent.

Pendant longtemps on a cru, et presque tous les éleveurs le croient encore, que la contamination se faisait sur des points souillés par des œufs et que suçait le chiot.

Les dernières études à ce sujet paraissent démontrer qu'il en est tout autrement ; et le mécanisme fait confondre d'admiration devant la prévoyance de dame Nature.

C'est la mère qui se contamine en absorbant des œufs larvés, provenant d'elle ou d'un autre chien.

Ces larves, libérées dans l'intestin de la mère, le traversent, envahissent l'utérus gravidé et pénètrent en grande partie dans les poumons des fœtus.

Dès la naissance, quand le poumon fonctionne, elles

le quittent pour gagner, par la trachée et l'œsophage, l'estomac et l'intestin où elles vont mettre quatre semaines pour arriver à l'état adulte, juste à l'heure, à la minute pourrait-on dire, du début du sevrage. Si l'on veut donc traiter la mère, il faut la soigner au moment de la saillie.

Pour les chiots il faut intervenir, soit quand ils perdent du poids si on les pèse, soit quand la diarrhée apparaît, soit, si l'on n'a rien remarqué d'anormal, automatiquement au 30^e jour, au moment où le sevrage va commencer.

Quel vermifuge utiliser ?

On a préconisé l'ail dans le lait ; son action, peu rapide, est trop irrégulière. Pendant longtemps on a utilisé la santonine. C'est un médicament efficace, mais pas commode à utiliser chez le chiot ; il en faut des doses minuscules qu'on associe au calomel. L'ensemble est peu soluble dans l'eau ou dans le lait et l'on n'est presque jamais sûr que le chiot a tout absorbé ; elle exige une diète assez prolongée, et n'est que vermifuge.

Le médicament qui nous a donné les meilleurs résultats est l'essence de chenopodium en capsules gélatineuses.

Les effets sont remarquables et d'une efficacité parfaite.

On a affaire ici non seulement à un vermifuge mais à un vermicide ; alors qu'avec la santonine, par exemple, lorsque l'on obtient une expulsion de vers, on constate

que ceux-ci sont bien vivants et se tortillent sur le sol, avec l'essence de chenopodium, ils sont morts empoisonnés et ne se livrent à aucun mouvement. Son inconvénient est sa toxicité.

Le premier essai que nous en avons fait il y a quelques années fut, faute d'indications précises, sur une portée de setters de un mois avec une dose de 30 centigrammes, ce qui a déterminé quelques heures après une grave intoxication, car, n'ayant pas fait suivre ce médicament d'un purgatif, il avait été tout absorbé. La dose de quinze à vingt centigrammes est suffisante et sans danger, pour un chiot pointer, si on fait suivre l'administration de la capsule d'une cuiller à café d'huile de ricin.

Malheureusement, sans bien savoir pourquoi, aucun fabricant n'a pu nous fournir des doses moindres de 25 centigrammes, et nous avons été obligé, chaque fois, de vider partiellement, à l'aide d'une seringue de Pravaz, les petites capsules.

Le chiot n'aura pas tété depuis deux heures au moins et pourra être rendu à sa mère une heure et demie après.

Deux spécialités commerciales, dans la composition desquelles entre l'essence de chenopodium et qui s'administrent par gouttes, nous ont également donné de bons résultats.

Enfin, nous avons déjà fait quelques essais avec un nouveau produit — Les pyrethrines — qui, avec une toxicité moindre, sont très efficaces.

Le sevrage

Nous arrivons maintenant à la partie capitale de cette étude, parce que l'avenir du sujet peut se jouer en quelques jours et parce que la méthode employée dans notre élevage, et vérifiée avec le plus grand succès sur plusieurs centaines de chiots, diffère à peu près totalement de celles utilisées jusqu'à ce jour et indiquées dans les ouvrages qui ont traité de la question.

Il s'agit de l'alimentation qui va progressivement se substituer à la nourriture maternelle pour permettre le développement de l'individu.

Afin de bien montrer combien notre régime diffère de ceux préconisés actuellement, nous citerons quelques extraits des principaux auteurs modernes ayant traité de la question :

« On les sèvre graduellement... en les nourrissant de préparations lactées sucrées, de bouillon, de pâtes claires et d'un peu de viande. » CADIOT et BRETON.

« On distribuera du lait, des soupes au lait, du bouillon et de petites pâtées légères... ce n'est qu'après le 4^e mois que l'on commencera à donner de la viande... » R. MOUSSU, *Elevage et maladies du chien*.

« Lorsqu'ils sont familiarisés avec le lait... on y ajoute du pain émietté, de la viande cuite finement hachée, du riz, des légumes pulpeux, des pâtes farineuses, etc... » DOUVILLE, *Traité pratique d'hygiène et d'élevage*.

« Le sevrage a lieu vers l'âge de 6 semaines — le jeune chien reçoit une ration composée de soupe, de pain, de pâtées dans lesquelles entrent les farineux et les légumes ; la viande y sera ajoutée à partir du 4^e mois. » P. DECHAMBRE, *Le chien, race, élevage, alimentation*.

« On commencera à leur donner une petite pâtée claire, faite de pain bouilli dans du lait — entre les pâtées du lait tiède — ... à l'âge de deux mois et demi on commencera à leur donner un peu de viande crue écrasée au pilon. » L. QUAITOUN, *L'élevage rationnel des portées*.

Il semble inutile de multiplier encore les citations qui toutes se ramènent au même régime, avec quelques variantes : pain trempé dans du lait, soupes claires, pâtées, légumes ; la viande n'intervient que sous forme de bouillon avec modération et la viande elle-même en infime quantité et assez tard.

Aussi tous les auteurs ci-dessus insistent pour indiquer combien la gastro-entérite du sevrage est fréquente et meurtrière, ce qui est confirmé par les dires de tous les éleveurs que nous avons interrogés à ce sujet dans les expositions ou ailleurs.

Nous n'ajouterons qu'un seul mot pour conclure sur ces pertes : *elles n'ont rien d'étonnant avec un régime pareil* qui n'est qu'un régime de pis-aller, anti-naturel, et qui, sans marge de sécurité, place en permanence le

jeune chien dans un état côtoyant l'état de maladie dans lequel il culbute à chaque instant.

Faites l'autopsie de jeunes renardeaux de 6 à 8 semaines, comme cela nous est arrivé bien souvent, et vous n'y trouverez ni soupe claire ni pain trempé dans du lait ni bouillon de légumes ou autres fantaisies, mais bien des souris, des grenouilles, des oisillons ou des débris de poule crevée et, tout en hébergeant parfois eux aussi des parasites intestinaux, ils n'ont pas de gros ventre.

Un souvenir de guerre est resté profondément gravé dans ma mémoire d'éleveur. Sur les bords du Vardar en Macédoine, au printemps 1918, durant une période d'inaction complète où nous contraignait la dislocation de la division russe, la passion de la chasse m'avait entraîné pendant quelques jours à la poursuite d'une bande de sept grandes outardes que je chassais à cheval.

Je fus un jour bien près de réussir. J'étais arrivé, en me dissimulant derrière de hauts buissons, à les approcher à moins d'une centaine de mètres lorsque ma chienne Kortals, qui me suivait pas à pas, fut brusquement attaquée avec violence par un de ces chiens marrons redevenus sauvages et que l'on rencontrait de temps en temps dans ces pays de guerre perpétuelle. La bataille avait lieu entre les jambes de mon cheval et celui-ci donnant des signes d'impatience trop inquiétants pour son cavalier, je mis fin au combat en tuant l'agresseur d'un coup de fusil.

Mais adieu les outardes.

Je descendis alors pour examiner ma victime. C'était une femelle en pleine lactation donc suitée, ce qui expliquait la hardiesse et la violence de son attaque. Je n'eus pas de peine à retrouver la portée composée de 7 chiots âgés, d'après leur dentition et l'état des mamelles de la mère, de 6 à 7 semaines. A quelques mètres de là, un buffle crevé répandait son odeur normale.

L'alimentation de sevrage de ces jeunes chiots et celle de la mère étaient constituées par ce cadavre de buffle et leur état d'entretien à tous indiquait combien ce régime était favorable.

Procédons maintenant à une expérience comparative à la portée de tout éleveur : A 4 semaines, si la mère a du lait en quantité normale, c'est-à-dire si l'on n'a pas affaire à des chiots affamés, on a beaucoup de peine à leur faire prendre du lait. L'odeur ne leur dit rien, il faut en faire sucer sur le doigt à nombreuses reprises pour obtenir quelques lapements.

Tandis que si l'on s'amène avec des mains ayant touché de la viande ou avec un morceau de celle-ci que l'on fait flairer ou goûter, on voit aussitôt tout ce petit monde s'affairer, renifler et chercher en tous sens pour se rendre compte d'où peut bien venir une odeur pareille et si agréable ; et il serait bien extraordinaire de voir ces petits êtres, non touchés encore par la civilisation, se précipiter vers une nourriture ne leur convenant pas.

Aussi le régime de nos chiots est le suivant :

Le lait pur, tiède, émulsionné avec un œuf n'intervient que durant la quatrième semaine, du vingtième au trentième jour et seulement si l'alimentation maternelle paraît vraiment insuffisante, ce qui est excessivement rare. Un œil bien exercé s'en rend compte et la balance renseigne encore beaucoup mieux.

Le trentième jour le régime de la viande crue commence, seul et unique adjoint du lait maternel pour devenir la nourriture exclusive lorsque celui-ci sera tari.

A peu près chaque fois que j'ai parlé de ce régime j'ai trouvé un incrédule, mais qui a dû se rendre bientôt à l'évidence des faits. Il arrivera assez souvent, pour les chiennes qui n'ont pas été élevées et nourries de cette manière, que l'alimentation exclusivement carnée ne soit pas suffisante pendant une période de lactation; mais je n'ai jamais rencontré de chiot chez lequel elle ne m'ait pas paru, par ses résultats, l'alimentation idéale.

Prenez un morceau d'intestin de vache, un morceau de panse, un morceau de matrice, ou à défaut un morceau de cœur ou autre muscle et coupez en morceaux gros environ comme des dés à jouer. Ne coupez pas trop fin, ne les passez pas au hachoir mécanique ou autre pour le réduire en pulpe ; le chien malgré ce qui a été dit bien souvent ne mastique pas ses aliments ; ses molaires sont des cisailles, soit pour casser les os, soit pour débiter la viande en gros morceaux qui passent tels

que. On est étonné de la taille de ce qui peut passer d'un seul coup dans l'estomac d'un chien et, entre parenthèses, une autre chose le caractérise, c'est qu'il le rend presque avec la même facilité.

C'est dans l'estomac que se passent les fonctions principales de la digestion du chien. Cette digestion est lente, très lente chez l'adulte. Il faut de longues heures au suc stomacal pour venir à bout d'un repas de viande. Certains chiens qui ont le mal de mer en auto rendent un repas qu'ils ont absorbé 8 à 10 heures auparavant ; alors tout est réduit en pâte épaisse, molle ; ce n'est que sous cet état que se produit le passage dans l'intestin. Mais si on donne à un chiot de la viande réduite à l'avance à cet état, elle quitte beaucoup trop tôt l'estomac sans en avoir subi l'action profonde de son pouvoir digestif et on la retrouve parfois plus ou moins intacte dans les excréments qui ont une teinte franchement rougeâtre.

Donc, au trentième jour, par morceaux de la grosseur d'un dé, la valeur d'une cuillerée à soupe ; deux le lendemain, une le matin, une le soir, à 10 heures d'intervalle. Et dès ce moment existeront ces deux repas supplémentaires dont chaque jour on augmentera assez rapidement la dose ; le poids atteindra, à l'âge de 5 semaines environ, 75 grammes par repas et 100 grammes à 6 semaines ; ce chiffre n'étant qu'approximatif, ayant toujours procédé à vue d'œil suivant la voracité

de mes chiots. Entre ces deux repas espacés de 10 à 12 heures on pourra servir une soupe épaisse de pain et de lait et de restes de cuisine, si l'on croit insuffisant le lait maternel.

Quels sont les résultats de ce régime ?

D'abord les excréments jaunes du lait, alternent avec des crottes noires, bien moulées, indice certain d'une bonne digestion.

Ensuite, phénomène remarquable, les troubles dus aux vers n'existent presque plus.

Depuis que nous avons mis au point ce régime et que nous l'utilisons d'une façon presque mathématique, il est excessivement rare que nous ayons besoin de donner un vermifuge à un chiot.

Nous avons vu quelquefois les premiers symptômes, diarrhée, gaz, apparaître vers le trentième jour et disparaître presque instantanément sous l'institution du régime carné.

Certes la viande et le sang frais ont été signalés comme doués de propriétés vermifuges, mais nous pensons qu'il faut y voir autre chose qu'une simple coïncidence dans l'existence ou non de troubles vermineux exactement au moment du changement de régime.

Comme nous l'avons déjà écrit, les troubles apparaissent si le changement de régime est défectueux, par suite de la suppression de la marge de sécurité et de la moindre résistance du sujet.

On n'en voit point au contraire si le chiot trouve dans son alimentation tous les éléments nécessaires à la résistance.

Avec la viande, le ballonnement, le gros ventre, les coliques disparaissent ; les chiots gras, dodus continuent à prendre leur augmentation de poids quotidienne et arrivent ainsi sans encombre au sevrage complet.

Enfin, si comme on l'a fait observer souvent, les ascaris sont une affection des jeunes de certaines espèces, on pourrait ajouter qu'ils sont surtout des parasites du régime lacté.

Les exemples sont excessivement nombreux de parasites vivant en parfaite harmonie avec leur hôte. C'est même la règle normale, car le parasite n'a aucun intérêt à la mort de celui qui l'héberge.

Or, il y a deux coïncidences frappantes dans la crise vermineuse qui apparaît :

- 1° A l'heure du début du sevrage ;
- 2° Quand l'ascaris arrive à l'état adulte, au bout de 25 à 28 jours, exactement à cette heure du sevrage.

Si l'on passe au régime carné la symbiose du ver et du chiot reste aussi pacifique que possible.

Si l'on passe à l'autre régime, c'est la crise vermineuse presque inévitable, le régime des soupes au lait ne faisant qu'augmenter leur vigueur, leur multiplication, leur action nocive, en diminuant la résistance du chiot.

C'est avec ce régime lacté du sevrage que l'on a pu

écrire avec raison que tous les chiots ont à ce moment besoin d'un vermifuge.

On profitera, pour éloigner la mère, des heures précédant et suivant les repas, ainsi que cela se produit à l'état sauvage, où elle est obligée de s'absenter de plus en plus pour aller à la recherche de la nourriture ; mais notons ici cette admirable prévoyance de dame nature que nous avons observée chez toutes nos lices, à partir du moment où elles commencent à s'absenter un certain temps de leurs chiots.

Aussitôt après avoir mangé, la chienne a une montée de lait et éprouve le besoin de donner à téter ; alors que, normalement, le carnassier qui a fait un bon repas cherche un coin pour digérer et dormir en paix, la lice, au contraire, est impérieusement rappelée à ses devoirs maternels et doit rentrer au bercail.

L'heure du sevrage définitif et de la séparation est arrivée ; le plus tard possible ; le chiot a droit au lait de sa mère, et à tout le lait de sa mère.

Ce chiot perd son état naturel pour entrer dans l'intimité de la vie de l'homme ; peu à peu il se fera à un régime moins carné, dont il aura d'ailleurs un besoin moins absolu à mesure que sa croissance se ralentira. Entre ces deux repas de viande crue, toujours espacés de dix à douze heures, on intercalera si l'on veut un repas différent, soupe épaisse avec du pain ou divers

restes de cuisine, mais en se rappelant de donner toujours une nourriture concentrée.

Ces trois repas par jour sont largement suffisants pour l'amener à l'état adulte. D'ailleurs, à partir du jour où il quitte sa mère, à l'âge de deux mois, il n'est plus un chiot mais un jeune chien sorti du cadre de cette étude.

Ce chiot, vers l'âge de 4 mois, il faudra le faire vacciner.

Avec quel vaccin ? Cela est impossible à dire.

Avec des souches microbiennes différentes, plusieurs laboratoires en préparent actuellement qui sont assez efficaces, mais cela suivant les circonstances, suivant surtout l'épidémie qui règne dans le pays.

On admet généralement qu'il y a plusieurs microbes de la maladie, et tel vaccin, efficace aujourd'hui ne le sera plus dans quelques mois.

Aussi, seul, le vétérinaire local, qui vaccine en permanence et suit ses malades, peut indiquer le vaccin à utiliser à un moment donné.

CHAPITRE IX

OPERATIONS DIVERSES

Les chiots nécessitent quelques interventions chirurgicales :

L'ablation de la queue ;

L'ablation des ergots ;

L'amputation des oreilles ;

La réduction de la hernie ombilicale.

Les deux opérations, oreilles et hernie, la seconde surtout, ne se font pas avant le sevrage et d'ailleurs les éleveurs auront tout intérêt à les faire exécuter par un vétérinaire. Elles demandent une certaine expérience. Il n'en est pas de même pour l'ablation de la queue et des ergots, à la portée de tous.

Amputation de la queue

Pour la queue, divers procédés ont été imaginés ; on a renoncé à la section au fer rouge utilisée autrefois. Tous, actuellement, pour arrêter l'hémorragie, se contentent d'un nœud à la base de la queue, serré assez fortement, et que l'on enlève deux heures après l'opération.

Le but à atteindre est d'obtenir une extrémité d'apparence convenable, masquant une cicatrice plus ou moins réduite.

Dans tous les cas, on pratique la coupe des poils à l'endroit choisi pour la section.

Il est à peu près impossible, chez un chiot, de préciser par la palpation l'intervalle précis entre deux vertèbres. On se souviendra que l'allongement se fait surtout par les vertèbres de l'extrémité et qu'un fouet écourté de moitié à 8 jours le paraîtra des $2/3$ à un an.

Le procédé le plus primitif est la section simple, qui laisse généralement une vilaine cicatrice.

Il est à la portée de tous, après cette section, d'effectuer un second temps, de remonter fortement la peau vers l'anús et de sectionner à nouveau le moignon osseux qui fait saillie. La cicatrice est moins visible.

Le troisième temps pour parfaire cette opération, indiqué par le savant vétérinaire cynophile que fut Pierre Mégnin, consiste à réunir par une suture en croix les bords du moignon, ce qui donne une excellente cicatrisation, de même que le procédé à lambeaux suturés, favori du professeur Douville.

Mais ces deux derniers modes opératoires, quoique simples, sont déjà hors de portée de la grosse masse des éleveurs puisqu'ils ne les utilisent presque jamais.

R. Moussu donne la préférence à une section, non point verticale, mais en sifflet, avec le biseau en-dessous,

ce qui masque très bien la cicatrice assez forte dans ce mode opératoire.

Nous avons imaginé un autre genre de section, excessivement simple, et qui donne de parfaits résultats, tant pour la forme de la touffe de poils de l'extrémité que pour la cicatrice qui se réduit à une ligne souvent invisible.

Comme instrument, la simple pince à envie ou à ongles dont nous avons parlé précédemment, avec des mors assez longs.

En deux demi-sections à droite et à gauche, on détermine une plaie en accent circonflexe, la pointe dirigée vers l'anus, dont les deux lèvres, en se rapprochant par cicatrisation, finissent par se souder et donnent une terminaison très correcte.

Ablation des ergots

Avec la même pince, on enlèvera les ergots en les sectionnant au ras du membre, après les avoir écartés le plus possible ; l'hémorragie est insignifiante. Si toutefois l'ergot paraît trop gros, 24 heures avant de sectionner on en ligature la base avec du fil, après avoir légèrement entaillé la peau, et le lendemain on sectionne sur le fil.

Bains

On peut, pour débarrasser un chiot de puces, poux ou parasites de la gale, avoir besoin d'utiliser un bain.

Un cuvier en bois fait absolument l'affaire. Mais il ne faut pas y mettre le patient debout sur ses quatre pattes ; automatiquement il cherche à en sortir, fait gicler le liquide en tous sens, en reçoit dans les yeux et, comme ce liquide médicamenteux est toujours plus ou moins caustique, les difficultés sont considérables.

On n'en aura aucune si l'on prend le chiot le ventre en l'air par les quatre pattes rassemblées dans la même main, l'autre main placée sous la colonne vertébrale, et qu'on le plonge en commençant par le dos, comme l'on baigne un bébé. Il n'effectue ainsi aucun mouvement de défense et on l'immerge totalement en ne laissant dépasser que le bout du museau et les yeux.

Après le bain, il faut prendre beaucoup de précautions pour qu'il ne prenne pas froid, l'évaporation de l'humidité restant dans le poil pouvant déterminer un refroidissement considérable aux suites mortelles.

Or, si sécher un chiot n'est pas très compliqué, lorsque l'on en a une dizaine successivement, c'est une autre affaire.

Si l'on utilise des serviettes de toilette — il en faut au moins deux par chiot — vingt serviettes, c'est une lessive en perspective pour la maîtresse de maison, sans compter l'odeur désagréable communiquée quelquefois, par le médicament, crésyl ou autre.

On obtiendra un résultat parfait avec de vieux jour-

naux et un sac de sciure de bois bien sèche et chauffée si possible en hiver.

Au sortir du bain, on égoutte rapidement le chiot avec la main, on l'essuie avec le papier journal qui pompe l'eau comme une éponge et on le roule en le frictionnant dans la sciure qui le sèche instantanément en faisant une bonne réaction cutanée et en lui donnant un poil aussi propre que possible.

Section des canines

Un ennui bien désagréable des chiots à partir de deux mois, lorsqu'on les garde dans l'intimité de la maison, est la manie qu'ils ont en jouant de planter leurs petites canines pointues comme des aiguilles dans tout ce qu'ils trouvent : fonds de culottes d'enfants, bas, chaussures, nappes avec ce qu'elles supportent, tout y passe et les dégâts sont parfois considérables. Ce sont des jeux où les chiots s'entraînent au combat et à la poursuite du gibier ; on supprimera la grosse partie de ces inconvénients en émoussant ces petites dents à l'aide de la pince à ongles. On les sectionne presque au niveau des incisives et l'animal ne souffre absolument pas de l'opération.

Expédition

Enfin, comme on ne trouve pas d'acquéreur sur place, on est neuf fois sur dix obligé d'expédier par chemin de fer.

Beaucoup d'âmes sensibles s'apitoient sur ces expéditions. Cette émotion est justifiée quand on voit des poulets ou des cochons entassés à étouffer dans une cage à claire-voie, ce qui ressemble au métro aux heures d'affluence. Mais, pour le petit chiot, il faut bien savoir qu'avec quelques minimes précautions il voyage aussi confortablement qu'un humain en sleeping-car et wagon-lit, et sur plusieurs centaines d'expéditions, je n'en ai guère vu où un chiot ait vraiment eu à souffrir du voyage. En somme, on le transporte dans sa chambre à coucher, sur son lit, où il peut à volonté s'étendre, s'asseoir, se tenir debout sans aucune gêne conventionnelle vis-à-vis de ses voisins. Combien d'humains se déplacent en chemin de fer dans d'aussi bonnes conditions ?

Pour l'expédition, une caisse légère, le double environ des dimensions du chien, en hiver, le triple en été.

Le dessus, en hiver, fermé par des planches laissant entre elles quelques centimètres pour l'aération ; en été, constitué simplement par un bout de grillage cloué.

Une litière plus ou moins abondante suivant la température.

Une petite provision de route, et, si le chiot est expédié bien portant, il arrive de même.

CONCLUSIONS

Contrairement à l'opinion propagée par nombre d'auteurs, opinion fondée sur les pertes cruelles subies par certains éleveurs, la production des chiots ne présente pas de grandes difficultés.

Mais, étant donné leur rapidité de croissance, c'est un élevage qui connaît facilement et très rapidement des extrêmes éloignés, soit en bien, soit en mal, et qui exige par conséquence une surveillance plus fréquente et des interventions plus rapides.

La chienne, malgré son contact avec la civilisation, paraît n'avoir presque rien perdu de ses mœurs sauvages et millénaires, lorsqu'entre en fonction son activité génératrice.

Seul, le milieu dans lequel elle évolue et qui doit lui fournir gîte et couvert, est complètement bouleversé.

L'art de l'éleveur consistera presque uniquement à lui restituer ce milieu d'une façon ou d'une autre, en pensant chien au lieu de penser homme

Et l'on pourrait, en quelques lignes, résumer de la façon suivante, la conduite à tenir par l'éleveur avisé et averti :

RÉSUMÉ

1° Assurer une mise-bas dans un lieu obscur, sec, tranquille, tempéré, sans perte de chaleur et surtout sans variations de température ;

2° Alimenter la mère dès la naissance, s'ingénier pour qu'elle mange et à saturation une nourriture aussi riche que possible ;

3° Ablation de queue et d'ergots dans le courant de la première semaine ;

4° Tous les 8 jours, rogner les ongles des chiots ;

5° Alimentation au lait bouilli et œuf, — en cas d'insuffisance maternelle seulement — du 21^{me} au 30^{me} jour ;

6° Vermifuge automatique au 28^{me} jour si l'on doit poursuivre le régime des soupes lactées ; en cas de besoin seulement si l'on doit adopter le régime carné ;

7° Au 30^{me} jour, viande exclusive, concurremment avec le lait maternel.

Vu : *le Doyen,*
BALTHAZARD.

Vu : *le Président,*
TANON.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLETY.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- ARKWRIGHT *Le Pointer.*
 BARBOU Alfred *Le Chien.*
 BELLIER DE VILLIERS. *Le Chien au Chenil.*
 CADIOT ET BRETON .. *Médecine Canine.*
 DECHAMBRE P. *Le Chien.*
 DIFFLOTH *Lapins, Chiens et Chats.*
 DOUVILLE *Traité Pratique d'Hygiène et d'Elevage.*
 DU FOUILLOUX..... *La Venerie.*
 DOMMANGET COL^l *Le Dressage de Fram.*
 GOBIN *Traité Pratique du Chien.*
 HEROUT, D^r V^{re} *De l'Accroissement pondéral et statu-
ral du Chien.*
 MEGNIN P. *Le Chien, Elevage, Hygiène.*
 MOUSSU *Elevage et Maladies du Chien.*
 MENNERAT *Théorie et Pratique de l'Alimentation
du Chien.*
 QUAÏTOUN *Elevage Rationnel des Portées.*
 ROBINSON *Le Chien de Chasse.*
 VARIOT D^r *La Croissance chez le Nourrisson.*

 PÉRIODIQUES (Passim)
 L'Eleveur, 5, Rue de Stockholm, Paris.
 Le Chasseur Français, Saint-Etienne.
 La Chasse et les Chiens, 43, Rue de
 Dunkerque, Paris.
 Chasse et Pêche, Bruxelles.
 La Vie à la Campagne, Boulevard St-
 Germain, Paris.

IMPRIMERIE MODERNE
GASTON CAGNIARD
CHATEAU-THIERRY

